

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 29.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 19 JUILLET 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

1^o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2^o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

3^o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4^o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

SOMMAIRE

Les Hommes de 37-38 : Jean-Joseph Girouard, par L. O. David.—La Saint-Jean-Baptiste à Boston.—Nouveau recueil de poésies "Pêlé-Méle," par Philéas Huot.—Les hontes de la tribune française.—Le canal de Panama et le chemin de fer du Pacifique canadien, par A. Gélinas.—Départ de missionnaires et de nouveaux colons pour Manitoba.—Les Orangistes.—Nécrologie : Madame J. A. E. Chaperon.—Comment faut-il lire les vers.—Choses et autres.—Lettre de Junius, par Junius.—Quelques renseignements intéressants sur la Russie, par un correspondant du *Frigate* qui voyage en ce moment dans ce pays.—Charmant.—Les bandits du Texas.—Revue de la semaine.—Variétés.—Faits divers.—Prix du marché de détail de Montréal.—Les échecs.—Le jeu de Dames.

GRAVURES : Les Hommes de 37-38 : Jean-Joseph Girouard : Clef du tableau de Sa Majesté et de la famille royale ; Evénements d'Orient ; Débarquement de troupes et d'artillerie à Trébizonde ; Sa Majesté la reine Victoria et les membres de la famille royale ; Le théâtre de la guerre en Asie Mineure.

LES HOMMES DE 37-38

Jean-Joseph Girouard

Nous devons à nos lecteurs comme à la mémoire de celui qui fait le sujet de cette notice, de consigner dans nos pages quelques détails sur la vie de ce citoyen vénéral. Si sa carrière a été remarquable par le patriotisme et le talent, elle ne l'a pas été moins par les qualités morales et par l'exercice des vertus chrétiennes. C'est un exemple de plus à présenter à nos compatriotes dans la fortune comme dans les malheurs ; c'est aussi un encouragement puissant en faveur de ceux qui, n'ayant pas eu dans leur jeunesse l'avantage d'études collégiales, ont cependant en M. Girouard une preuve qu'on peut y suppléer par l'étude et la persévérance, et s'élever ainsi à une hauteur intellectuelle qu'il est donné à peu d'hommes d'atteindre.

Tel est l'éloge que faisait de M. Girouard, dans la *Minerve* du mois de septembre mil huit cent cinquante-cinq, son ami, l'honorable A. N. Morin, et son émule en talents et en vertus. Cet éloge flatteur était l'écho fidèle des sentiments d'affection et de respect de la population canadienne-française. Quoique M. Girouard n'ait pas joué dans la politique un rôle aussi brillant que les Viger et les Morin, l'influence qu'il a exercée sur son époque par ses conseils et ses exemples, lui donne droit d'être placé à côté de ces hommes distingués dans le Panthéon canadien.

À Québec appartient l'honneur d'avoir donné au pays cet excellent citoyen. M. Girouard y naquit, le onze novembre 1795, d'une famille acadienne. Son père, qui commandait un petit bâtiment sur le fleuve Saint-Laurent, périt dans une tempête vis-à-vis de Saint-Valier, le laissant orphelin à l'âge de cinq ans. Sa mère, restée veuve avec trois enfants, sans aucun moyen

d'existence, eut le bonheur d'être recueillie par un vénérable prêtre, M. Gatien, l'aîné, alors curé de Sainte-Famille. Le bon prêtre ayant été appelé à desservir la paroisse de Sainte-Anne des Plaines, dans le district de Montréal, et plus tard celle de Saint-Eustache, la famille Girouard le suivit.

M. Gatien remarqua de bonne heure l'intelligence précoce et les bonnes dispositions du jeune Girouard, et s'appliqua à les développer. "On raconte même, dit M. Morin, que, surpris de l'ordre avec lequel son papille arrangeait tout ce qui faisait le sujet de ses occupations, il l'avait comparé à un faiseur de lois." La manière dont le jeune Girouard profita de ses leçons le récompensa dès ici-bas de sa charité et de son dévouement pour une famille malheureuse.

Combien d'hommes utiles, de prêtres et de citoyens distingués nous devons au patriotisme et à la charité d'hommes, de prêtres généreux comme M. le curé Gatien ! C'est là une des plus grandes gloires du clergé canadien, l'un de ses titres les plus incontestables à la reconnaissance du pays.

Malheureusement, cette rosée du ciel qu'on appelle "la protection" ne tombe pas toujours sur une bonne terre, ne produit pas toujours les meilleurs fruits ; les Girouard ne poussent pas partout.

On remarquait dans le jeune Girouard une variété de talents et d'aptitudes remarquables ; il apprenait ce qu'il voulait : musique, peinture, architecture, mécanique, littérature et philosophie, rien ne semblait inaccessible à son esprit souple et privilégié. Livré, après la mort de M. Gatien, à ses seules ressources, n'ayant plus personne pour le faire vivre et cultiver son esprit, il ne se découragea pas et se lança avec la plus grande ardeur à la poursuite des connaissances humaines.

Il joignit heureusement au goût et au talent d'apprendre, un caractère tenace et persévérant.

En 1812, on le trouve à Sainte-Genève, étudiant la loi sous Me Mailloux, et en 1816 à Saint-Eustache, où il est admis à la pratique du notariat. Il va s'établir à Saint-Benoît, qui était alors un centre d'affaires important, s'y fait en peu de temps une excellente clientèle, et y épouse une demoiselle Félix, sœur du curé de l'endroit.

La sagesse de sa conduite et de ses conseils, l'habileté, le jugement et l'honnêteté dont il faisait preuve dans l'exercice de sa profession, le patriotisme ardent qu'il manifestait en toute occasion, étendirent bientôt sa réputation au-delà des limites de Saint-Benoît. On venait de loin lui confier des affaires importantes, le consulter sur toute espèce de choses : on le forçait d'être notaire, avocat et prêtre en même temps.

Lorsque les difficultés entre les gouverneurs et la Chambre d'Assemblée commencèrent à agiter le pays, il fit preuve d'une vivacité et d'un esprit de résistance qui faisaient un contraste frappant avec sa modération ordinaire. Il ressemblait, sous ce rapport, à son ami Morin, si doux, si inoffensif dans les choses ordinaires de la vie, et, cependant, si énergique, si ardent lorsqu'il s'agissait de justice, de liberté ou de patriotisme. Natures d'élite, humbles et modestes, faibles même souvent en apparence, mais inflexibles, que les nobles sentiments, les grandes ques-

tions d'intérêt politique ou national transforment et exaltent jusqu'à l'héroïsme.

M. Girouard contribua puissamment à répandre, dans la paroisse de Saint-Benoît et les paroisses environnantes, ses sentiments de résistance et d'indépendance patriotique.

Le docteur Labrie, qui représentait le comté des Deux-Montagnes, étant mort en 1830, on crut que l'homme le plus digne de le remplacer à l'Assemblée législative, était M. Girouard. M. Girouard accepta, fut élu et continua de représenter le comté des Deux-Montagnes jusqu'en 1837, pendant l'époque la plus tourmentée de notre histoire politique.

Comme il n'aimait pas à parler, il ne prit pas une part considérable aux débats violents dont l'Assemblée législative fut le théâtre, mais n'en acquit pas moins une grande autorité auprès de ses collègues par l'étendue de ses connaissances, la fermeté de ses convictions et l'aménité de son caractère. Il rendit de grands services au pays en s'occupant de questions municipales et d'éducation dont il avait fait une étude spéciale, et qui étaient à cette époque généralement ignorées. Il fut fidèle à la cause libérale jusqu'à la fin, vota avec les patriotes en faveur des 92 Résolutions, du refus des subsides, et de toutes les mesures qui avaient pour but de revendiquer les droits de la Chambre.

Lorsque le gouvernement anglais eut achevé d'exaspérer le pays en autorisant lord Gosford à prendre sans scrupule dans le coffre public l'argent dont il aurait besoin, des assemblées eurent lieu dans un grand nombre de comtés pour protester contre cette violation des prérogatives de la Chambre. M. Girouard visita, avec M. Papineau et M. Morin, quelques-uns des comtés du district de Québec et prit part aux assemblées orageuses qui eurent lieu dans le comté des Deux-Montagnes. Dans ses discours comme dans ses conversations, il se prononçait avec énergie contre les abus du gouvernement, démontrait la nécessité de protester contre la violation des droits du peuple : "Nous devons faire assez de bruit, disait-il, pour qu'on nous accorde ce que nous avons le droit d'obtenir comme citoyens libres," mais il ne voulait jamais de résistance à main armée et n'y pensait même pas.

Le six novembre, les *Fils de la liberté* en venaient aux mains à Montréal avec les membres du *Doric Club*, et quelques jours après, des mandats d'arrestation étaient lancés contre les chefs patriotes de la ville et de la campagne. Pendant que les Papineau, les Perreault, les Gauvin, les Brown et les Desrivières se dirigeaient vers la rivière Saint-Charles pour échapper aux poursuites, De Lorimier, Ferréol Peltier, Papineau de Saint-Martin, et plusieurs autres se rendaient dans le comté des Deux-Montagnes. Ils étaient accueillis à bras ouverts à Saint-Eustache, par le Dr. Chénier, et le récit enflammé qu'ils faisaient de ce qui se passait à Montréal portait au comble l'exaspération des esprits.

Giroud arriva ; il se disait envoyé par Papineau pour organiser le Nord et le mettre en état de défendre, comme le Sud, ses droits, sa liberté, ses chefs. Alors se formèrent les camps de Saint-Eustache et de Saint-Benoît, dans le but de tenir tête aux volontaires de Saint-André, de Gore et de Chatham, et d'empêcher l'arrestation des chefs patriotes. M. Girouard ne vit

pas sans inquiétude les proportions que prenait l'agitation ; il était plus sérieux, plus pensif que jamais. Peut-être pensait-il, comme quelques autres chefs patriotes, que les coups de fusil seuls feraient ouvrir les yeux à l'Angleterre. Convaincu qu'il était inutile d'essayer de tenir tête à l'orage, il se décida à le laisser passer.

Il est difficile maintenant, à une époque où les esprits et les caractères sont plus ou moins blasés par des luttes mesquines, de se rendre compte des sentiments et des pensées des hommes de cette époque. On oublie qu'ils avaient la fraîcheur, la naïveté même des sentiments, l'indépendance de pensée et l'amour de la liberté qu'on trouve à l'origine des sociétés, et qui enfantent les Washington, les Franklin et les Jefferson.

C'étaient de grandes âmes que celles des Bédard, des Papineau, des Morin, des Viger, des Girouard, des Chénier ; des âmes où l'amour de la patrie et de la liberté devaient naturellement produire de grands effets et faire naître le désir et l'espoir de donner l'indépendance à leur pays opprimé. C'est ce désir, cet espoir qui produisit l'insurrection de 38, et qui conduisit les de Lorimier, les Duquette, les Cardinal à l'échafaud ; pensée téméraire dans les circonstances, mais glorieuse, à moins qu'on ne prétende que le succès seul crée le mérite et la gloire, que le vaincu n'est jamais un héros.

Il n'y a pas de doute que, jusqu'à l'émission des mandats d'arrestation, cette pensée, si elle existait, ne s'était nullement manifestée par des actes ; mais après, lorsque le gouvernement se fût décidé à rentrer dans la voie de la répression et de la violence, pourquoi tant défendre les chefs patriotes d'avoir espéré que deux ou trois succès éclatants rendraient les Canadiens-français maîtres de la situation et leur permettraient de s'émanciper du pouvoir qui les opprimait ?

Quoi qu'il en soit, les patriotes ne se bercèrent pas longtemps d'illusions ; écrasés à Saint-Eustache comme à Saint-Charles, dans le Nord comme dans le Sud, ils comprirent que le courage et le patriotisme ne suffisent pas pour se battre contre des canons.

M. Girouard était occupé à visiter les avant-postes du camp de Saint-Benoît, quand il apprit que tout était perdu à Saint-Eustache et que Giroud venait d'arriver chez lui à course de cheval. Il se rendit à la hâte à sa maison et trouva en effet le fameux Giroud, qui essaya de lui faire croire qu'il venait à Saint-Benoît chercher du renfort. M. Girouard, indigné, l'apostropha dans les termes si sévères, que Giroud, confus, écrasé par la honte, se retira sans rien dire pour aller trouver les messieurs Masson, qui ne le reçurent pas mieux.

M. Girouard, voyant que la résistance était impossible, ne songea plus alors qu'à mettre les patriotes à l'abri de la vengeance de Colborne. Il leur conseilla de s'en aller chacun chez soi, de cacher leurs armes et d'éviter tout ce qui pourrait fournir à leurs ennemis un prétexte de leur faire du mal. Il avait lui-même l'intention de rester chez lui ; mais les supplications de son épouse, et les instances des patriotes, le décidèrent à s'en aller ; on lui fit comprendre que, dans leur intérêt comme dans l'intérêt de la population, les chefs devaient disparaître. Ils partirent

donc. M. Girouard se dirigea du côté des Etats-Unis, et s'arrêta au Côteau-du-Lac.

Sa tête était mise à prix ; une récompense de deux mille piastres était offerte pour son arrestation ; mais, au lieu de songer à le trahir, chacun cherchait les moyens de l'aider à se sauver. Il se décida à accepter l'hospitalité d'un nommé St. Amand, un brave homme que toutes les richesses de la terre ou les supplices les plus cruels n'auraient pas fait parler. M. Girouard était en sûreté là, il pouvait y rester sans danger, et on lui offrait tous les jours de le conduire aux Etats-Unis. Mais quand il apprit que les Dumouchel et les Masson étaient arrêtés, il ne put résister à une pensée de générosité ; il crut qu'il devait partager le sort de ses amis, aller les rejoindre en prison. C'est ce qu'il écrivait de la prison à son épouse, le 16 janvier 1838 :

« Lorsque j'eus appris, disait-il, que tous, ou presque tous mes amis, les deux jeunes MM. Masson, M. Dumouchel père, et ses deux fils étaient en prison, j'ai tout de suite changé ma détermination, et j'ai pensé que ce serait de ma part une espèce de lâcheté de les abandonner dans une conjecture aussi pénible où je pouvais leur être utile. Je résolus donc d'aller les rejoindre et de partager leur sort, quel qu'il fût. » Ce fait démontre combien les hommes de 37 avaient l'âme grande, les sentiments élevés.

M. Girouard écrivit au colonel Simpson, qui commandait au Côteau-du-Lac, qu'il était prêt à se livrer entre ses mains et à partir pour la prison, s'il promettait d'empêcher qu'il fût maltraité sur la route comme tant d'autres patriotes l'avaient été. Le colonel Simpson, heureux de mettre la main sur un pareil homme, qui lui faisait gagner si facilement les deux mille piastres offertes pour son arrestation, promit tout, et conduisit lui-même, le même jour, M. Girouard à la prison de Montréal.

L'arrestation de M. Girouard fit beaucoup de bruit : les journaux toriens jubilaient, et les patriotes le regardent en prison avec attendrissement. On lui donna une cellule privée, et on ne lui permit pas, ainsi qu'au Dr. Nelson, de communiquer avec les autres prisonniers. Il fut cependant mieux traité que les autres ; il était mieux couché, avait plus d'air et d'espace ; sa nourriture, grâce à ses ressources personnelles et au dévouement de ses amis, fut toujours convenable. Il passait son temps à lire, à dessiner, à faire des calculs, à résoudre des problèmes scientifiques et surtout à dessiner au crayon les portraits de ses amis et de ses compagnons de prison.

Il envoyait ces portraits aux familles des pauvres prisonniers. Quel plaisir, quelle émotion quand on recevait le portrait d'un fils, d'un époux ou d'un frère qu'on n'était pas sûr de revoir !

C'est grâce au talent artistique et à la bonté de M. Girouard que les lecteurs de *L'Opinion Publique* pourront contempler les traits de presque tous les prisonniers de 1837. Il a fait de mémoire plusieurs de ces portraits, entre autres celui de Chénier.

Dans les lettres qu'il écrit à sa femme et à son ami M. Morin, il s'occupe constamment de ses parents, de ses amis, de ses compatriotes ; sa bonté, sa générosité et son patriotisme éclatent à chaque ligne.

Il y avait six mois que M. Girouard et les patriotes de 1837 étaient en prison, lorsque lord Durham arriva, chargé de la mission de pacifier le pays. Le brillant vice-roi s'occupait d'eux en arrivant, mais il fut fort embarrassé. Ne pouvant pas les mettre devant une cour militaire, et sachant que des procès par jury étaient impossibles dans ces circonstances, il songea et crut avoir trouvé un excellent moyen de sortir d'embarras : c'était d'obtenir des principaux patriotes, des chefs du mouvement, une confession, un plaidoyer de culpabilité, et d'amnistier les autres prisonniers. Il envoya donc d'abord le colonel Simpson auprès du Dr. Nelson, de M. Girouard et de M. Bouchette, qu'il considérait comme les chefs, afin de les sonder à ce sujet, et de leur demander de signer un

projet de déclaration ou de confession soigneusement préparé.

Le colonel Simpson fut très-insinuant ; il épuisa toutes les ressources de son esprit pour faire accepter son document. Le Dr. Nelson et M. Bouchette se laissaient gagner, lorsque M. Girouard, prenant la parole avec énergie, leur fit voir tous les dangers, les embûches que cachait cette habile déclaration destinée à fournir aux autorités la base qui leur manquait pour agir.

« Je me jetterai, s'il le faut, aux pieds de mes compagnons de prison, dit M. Girouard, pour les empêcher de signer un document qui les compromettrait inutilement, et fournirait à leurs adversaires les armes qui leur manquent. »

Il alla, en effet, les trouver, leur dit ce qui s'était passé, et les conjura de ne pas se laisser convaincre par personne. Cependant, MM. Nelson et Bouchette, croyant que c'était le seul moyen d'en finir, et se flattant que ce document serait suivi d'une proclamation d'amnistie générale, sauf peut-être quelques mois d'exil volontaire pour les signataires, ils s'efforcèrent de prouver qu'avec des modifications, ce document serait fort acceptable. Lorsque M. Girouard vit que leur opinion était partagée par MM. Masson, Marchesseault, Viger et quelques autres, il s'appliqua alors à faire biffer de la déclaration ce qu'il y avait de plus compromettant, « mais elle resta toujours, écrivait M. Girouard, le lendemain, encadrée des deux expressions suivantes : ' Nous nous sommes révoltés ' et : ' Nous plaçons coupables. ' »

Ce fut grâce à ces mots, inoffensifs en apparence, malgré toutes les explications et atténuations du reste de la lettre, que lord Durham envoyait aux Bermudes, quelques jours après, les signataires du document. Ils comprirent alors la sagesse des conseils de M. Girouard ; mais c'étaient des hommes de cœur ; ils se dirent que le mal n'était pas aussi grand que M. Girouard l'avait prévu, puisque la lettre qui les faisait exiler faisait sortir de prison tous les autres prisonniers.

En effet, l'amnistie fut proclamée, et M. Girouard reprit le chemin de Saint-Benoît.

Il avait eu d'abord l'intention d'aller s'établir au loin ; mais les témoignages de respect et de sympathie qu'il reçut de toutes les parties du comté des Deux-Montagnes le décidèrent à rester au milieu de ses parents et de ses amis. Il se remit avec ardeur au travail ; ses succès étendirent sa renommée comme notaire, et refirent sa fortune épuisée. On s'adressait à lui de partout pour avoir son opinion dans des cas difficiles, on l'envoyait chercher pour régler les successions les plus embrouillées. Tout entier à sa profession, à sa famille et à ses études, il suivait les affaires du pays, exprimait son opinion quand on la lui demandait, mais refusa constamment de rentrer dans la politique.

Lors de la formation du ministère Baldwin-Lafontaine, en 1842, tous les moyens furent employés pour décider M. Girouard à accepter un portefeuille dans la nouvelle administration. Sir Chs. Bagot avait jeté les yeux sur lui, ainsi qu'il l'écrivait à M. Lafontaine, le 13 septembre 1842, vu qu'il le considérait comme un des Canadiens-français les plus capables et les plus dignes de représenter ses compatriotes.

« M. Girouard m'a été signalé, disait-il, comme un homme doué des qualités d'administration de l'ordre le plus élevé, et possédant en même temps la confiance de ses compatriotes. »

La situation était émouvante, les circonstances solennelles ; il s'agissait d'inaugurer le gouvernement responsable, de mettre en pratique, enfin, les principes de liberté, de justice et d'égalité politiques pour lesquels les patriotes avaient lutté si vaillamment et tant souffert. Il était important que le Bas-Canada fût représenté dans le ministère libéral par ses hommes les plus remarquables, et on ne trouvait personne plus capable que M. Girouard de prendre part à l'œuvre grandiose et nationale qu'entreprenait M. Lafontaine. Mais les prières, les reproches, les appels

les plus éloquents, tout fut inutile ; il refusa en donnant pour raison qu'il n'avait ni la capacité, ni la santé, ni le goût nécessaire pour remplir les hautes fonctions qu'on lui offrait.

Les événements de 1837, les douleurs et les infortunes de tant de gens qui lui étaient chers, avaient produit une profonde impression sur son âme ; il avait promis de ne plus prendre une part active aux événements politiques. Peut-être n'avait-il pas pleine et entière confiance dans le succès et le fonctionnement du nouveau régime ; il ne croyait plus aux promesses des gouverneurs anglais.

Parmi les lettres qui lui furent envoyées à ce sujet pour le supplier, au nom des intérêts les plus sacrés de la patrie, d'accepter la charge qu'on lui offrait, il y en a une signée par les noms les plus influents du temps : les Quesnel, les Parent, les Viger, les Taschereau, Turcotte, E. P. Taché, J. G. Barthe, D. Armstrong, etc. Il y en a une aussi du Dr. Beaubien, de Montréal, qui est très-pressante et très-habile. La plus énergique est celle de Son Honneur le juge Berthelot, alors jeune avocat, qui lui reproche, avec le franc-parler qu'il a toujours gardé, de ne pas se rendre aux vœux de ses amis et du pays.

Deux ou trois fois, les électeurs voulurent le renvoyer en Chambre, mais il tint bon jusqu'à la fin : sa profession et ses études absorbaient son temps et son esprit.

Son amusement favori était la pêche ; il passait des journées entières à pêcher, et quand il avait réussi à prendre du poisson, son plaisir était de le distribuer parmi ses amis.

Il aimait aussi à se délasser dans des réunions de famille et d'amis où il se montrait aimable. Ses connaissances variées, son esprit sérieux et artistique en même temps, rendaient sa conversation très-instructive et attrayante ; mais il n'était pas toujours disposé à parler, et désappointa plus d'une fois des personnes réunies exprès pour l'entendre.

Il était grand, mais courbé ; son teint était maladif, sa physionomie sérieuse, ses manières simples, modestes.

Il souffrit toute sa vie d'une maladie de foie qui réagissait parfois sur son caractère. D'un tempérament bilieux, il était très-prompt, mais il était contrôlé par son jugement et son cœur, aussi bons l'un que l'autre. Comme MM. Morin, Viger, Chénier et plusieurs autres hommes de cette grande génération, il était aussi bon chrétien que bon citoyen, pratiquait ce qu'il croyait, et faisait aimer la vertu et la religion par la sincérité de ses convictions et la force de ses exemples. Ils savaient concilier, ces grands citoyens, leurs devoirs envers Dieu avec leurs devoirs envers la patrie, et manifestaient leur foi dans leurs œuvres et leur conduite.

Les familles qui avaient souffert dans les troubles de 1837, et les infortunés en général, trouvèrent toujours dans M. Girouard un ami, un protecteur. Saint-Benoît possède dans l'hospice d'Youville un monument qui atteste la générosité et la charité chrétienne de cet excellent homme.

M. Girouard avait perdu sa première épouse en 1847 ; quatre ans après, en 1851, il épousa en secondes nocces Made-moiselle Emilie Berthelot, sœur de M. le juge Berthelot, une femme digne de lui par l'esprit et le cœur, qui s'associa à ses bonnes œuvres et les continua quand il ne fut plus de ce monde.

Il put, grâce à une vie régulière et malgré un travail constant et excessif souvent, prolonger ses jours, vivre plus longtemps que sa santé délicate le faisait présager. Cependant, au commencement de l'année 1855, ses forces commencèrent à décliner visiblement ; il comprit que la fin était proche et vit arriver la mort avec la confiance et la paix que donne une vie pleine de mérites.

Il mourut le 18 septembre 1855, et fut inhumé dans la chapelle qu'il avait fondée ; une pierre tumulaire, due au patriotisme et à la piété de son beau-frère, l'hon. juge Berthelot, indique l'endroit où reposent ses cendres.

« Sa mémoire vivra longtemps, nous

écrit M. le Sénateur Dumouchel, dans cette bonne vieille paroisse de Saint-Benoît. Je le dis avec d'autant plus de confiance qu'il a laissé deux fils qui mettent de perpétuer la renommée de leur vénéré père, dont ils ont raison d'être fiers de porter le nom. »

L. O. DAVID.

P. S.—Outre les deux fils dont parle M. Dumouchel, M. Girouard a laissé une fille, Madame Dacier, d'Ottawa.

La première femme de M. Girouard était la sœur de la mère de M. le Sénateur Dumouchel.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A BOSTON

Un ami qui arrive de Boston nous fait part de l'agréable surprise qu'il a éprouvée en cette ville le jour de la Saint-Jean-Baptiste : nos compatriotes étaient là, pour la première fois, notre jour national. Une démarche aussi louable ne pouvait manquer de faire plaisir à notre ami ; mais quand il eut vu la fête en son entier, il avoue qu'il n'a jamais senti plus vivement combien le patriotisme des Canadiens est vivace, et quelle poétique émotion il est capable de produire. C'est avec les larmes aux yeux, nous dit-il, que les Canadiens de Boston parlaient de nous, du Bas-Canada, de leurs familles, de tout ce qui, en un mot, constitue notre chère nationalité. Si vous les eussiez vus au banquet qui a terminé la journée, tous réunis, heureux de se rencontrer pour la première fois dans cette grande ville, et de parler du pays ! Non, jamais je n'oublierai ce spectacle.

Parmi ceux qui ont figuré, soit dans l'organisation de la fête, soit dans d'autres parties, nous pouvons citer le Dr. Louis Dasilva, président, MM. T. Carignan, H. Archambault, A. Richard, G. Lecours, W. Filiatrault, F.-X. Bernard, V. Julien, S. Vanier, J.-N. Chariand et A. Aubertin.

Le programme portait les santés suivantes : La fête que nous célébrons ; Au Président des Etats-Unis ; A la Reine Victoria ; A la Mère-Patrie, la France ; A la Société Saint-Jean-Baptiste ; A la Patrie absente ; Au club de discussion canadiens-français de Boston ; A la presse ; A nos compatriotes des Etats-Unis ; A nos invités ; Aux dames. Parmi les chansons patriotiques, on remarque : *O Canada ! mon pays ! Le drapeau de Carillon ; Sol Canadien, terre chérie. Le Révd. M. Pelletier a répondu à la santé des invités. Plusieurs discours ont été très-bien dits et vivement applaudis.*

Quand nous dirons que cent trente personnes étaient présentes au banquet, on se fera une idée du succès de ce premier effort pour grouper les Canadiens qui demeurent dans toutes les parties de la ville de Boston. « Se chercher et s'unir, » est la devise qu'ils ont adoptée, et vraiment, ils montrent qu'ils sauront la pratiquer.

Tous les jours, pour ainsi dire, il naît une nouvelle association canadienne aux Etats-Unis, tant mieux ; celle-ci ne sera pas la moins importante, tant mieux encore ! Qu'ils restent unis, les Canadiens, unis dans la foi, dans le sentiment national, dans la langue, dans l'amour de l'ordre ; en un mot, qu'ils conservent nos traditions, et tout est sauvé !

Le Courrier des Etats-Unis annonce mélancoliquement à ses lecteurs qu'il a été supprimé en France par les autorités, et que son édition européenne est arrêtée, chaque semaine, depuis le 15 juin, à la frontière française ; de façon que ses abonnés de Paris et des départements sont privés de sa prose depuis cette date.

Le Courrier partage le sort d'un bon nombre de journaux radicaux de France. Il est victime de son intempérance de langage, beaucoup plus que de la sévérité de la nouvelle administration. Il faut croire que le nouveau gouvernement de Versailles trouve qu'il y a assez de journaux dangereux publiés en France sans en introduire de l'étranger.

Nous ne pouvons compatir au chagrin que cette mesure cause au *Courrier*, qui est devenu une feuille radicale et anti-religieuse de la plus belle eau, et qui, malheureusement, est beaucoup trop lu dans notre pays.

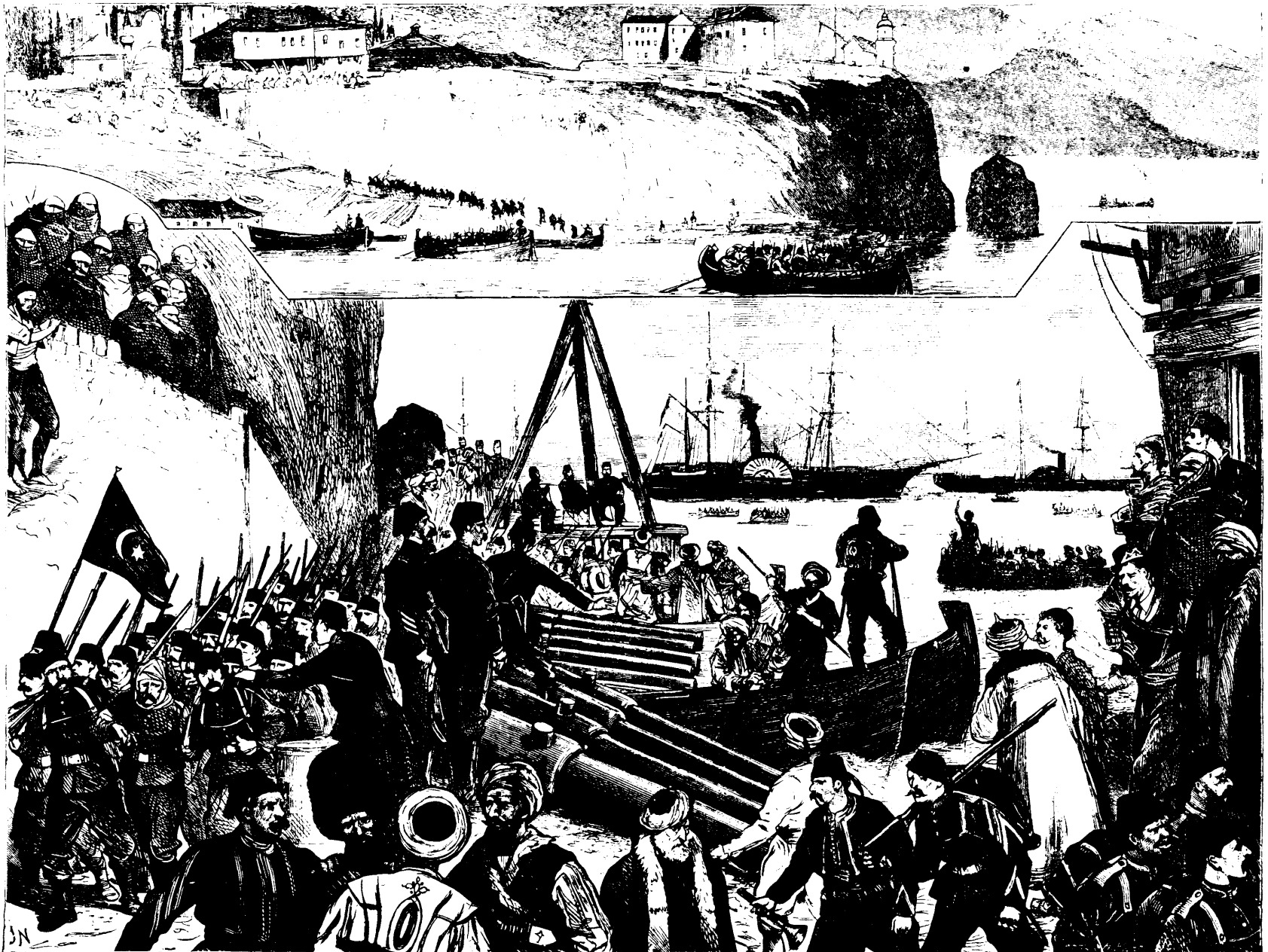


LES HOMMES DE 37-38 : JEAN-JOSEPH GIROUARD



CLEF DU TABLEAU DE SA MAJESTÉ ET DE LA FAMILLE ROYALE

1. Prince Frédéric-William-Louis de Hesse, K.G. 2. Prince Frédéric-William-Victor-Albert de Prusse. 3. Princesse Frédéric-Amelia-Wilhelmina-Victoria de Prusse. 4. Princesse Victoria-Elizabeth-Augusta-Charlotte de Prusse. 5. Prince Ernest-Louis-Charles-Albert-William de Hesse. 6. Prince Albert-John-Charles-Frédéric-Alfred-George de Schleswig-Holstein. 7. Frédéric-William, Prince Héritier d'Allemagne et de Prusse, K.G. 8. Prince Christian de Schleswig-Holstein, K.G. 9. Prince Arthur, K.G. Duc de Connaught et Strathearn. 10. Prince Christian-Victor-Albert-Ludwig-Ernest-Anton de Schleswig-Holstein. 11. Prince Joachim-Frédéric-Ernest-Waldemar de Prusse. 12. Princesse Sophie-Dorothea-Ariane-Alice de Prusse. 13. Princesse Margaretha-Béatrice-Féodora de Prusse. 14. Victoria, Princesse Royale d'Angleterre et Princesse Impériale de la Couronne d'Allemagne et de Prusse. 15. Prince Léopold, K.G. 16. Le Marquis de Lorne, K.T. 17. Prince Albert-William-Henri de Prusse. 18. Albert-Edward, Prince de Galles, K.G. 19. Sa Majesté la Reine Victoria. 20. Princesse Franziska-Josepha-Louise-Augusta-Mary-Christina-Helena de Schleswig-Holstein. 21. Princesse Elizabeth-Alexandrine-Louise-Alice de Hesse. 22. Princesse Victoria-Alexandrina-Olga-Mary de Galles. 23. Princesse Louise-Victoria-Alexandra-Dagnar de Galles. 24. Princesse Maud-Charlotte-Mary-Victoria de Galles. 25. Prince George-Frédéric-Ernest-Albert de Galles. 26. Prince Alfred-Alexandre-William-Ernest-Albert (fils du Duc et de la Duchesse d'Edimbourg). 27. Alexandra, Princesse de Galles. 28. Prince Albert-Victor-Christian-Edward de Galles. 29. Prince Alfred, K.G. Duc d'Edimbourg. 30. Princesse Irène-Marie-Louise-Anna de Hesse. 31. Princesse Victoria-Louise-Sophie-Augusta-Amelia-Helena de Schleswig-Holstein. 32. Princesse Christiana de Schleswig-Holstein (Princesse Helena d'Angleterre). 33. Marie-Alexandrovna, Duchesse d'Edimbourg et Grande Duchesse de Russie. 34. Princesse Béatrice-Mary-Victoria-Féodora. 35. Princesse Louise, Marquise de Lorne. 36. Princesse Victoria-Elizabeth-Matilda-Mary de Hesse. 37. Princesse Victoria-Alice-Helena-Louisa-Béatrice de Hesse. 38. Princesse Louise de Hesse (Princesse Alice d'Angleterre). 39. Princesse Maria-Victoria-Féodora-Léopoldine de Hesse.



ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — DEBARQUEMENT DE TROUPES ET D'ARTILLERIE A TRÉBIZONDE.

NOUVEAU RECUEIL DE POÉSIES

"PÈLE-MÈLE"

*Fantaisies et souvenirs poétiques, par
L. H. Fréchette*

Plusieurs, en lisant mon nom au bas de cet article, se diront peut-être qu'il eût été plus sage de taire mon opinion et de songer que le silence est d'or en présence d'un sujet où rayonnent les multiples splendeurs de la véritable poésie.

Si vous pensez cela, lecteur, rengainez vos foudres, et, du haut de votre tribunal, ne jugez point sans m'entendre, de peur que vous ne rendiez un verdict moins sage que celui de Salomon.

Voici mon plaidoyer ; sans recourir aux détours habiles d'un disciple de Cujas, il en vaut bien un autre.

Pourquoi, dites-le, n'aurais-je pas droit de citer en cette circonstance ? pourquoi ne pourrais-je pas, sans être élevé dans les lettres, signaler au passage l'œuvre d'un compatriote ?

En effet, que diriez-vous d'un homme qui, un bon matin, entrerait au Musée du Louvre, en France, sous ces voûtes augustes où figurent les toiles de Raphaël et de Léonard de Vinci, et voudrait en chasser la foule saisie d'admiration devant ces magiques coups de pinceaux d'où jaillissent les couleurs, la lumière et la vie, sous le prétexte que la plupart des gens n'entendent rien à ces chefs-d'œuvres ?

Vous ririez de cet homme, n'est-ce pas ? et vous le jugeriez digne, tout au plus, de prendre la diligence, en route pour Charrenton.

Car il faut l'avouer, n'en déplaise à quelques-uns, l'élu de la gloire a besoin du suffrage populaire comme des applaudissements de l'homme de génie, pour compléter, en quelque sorte, son idéal. Le sacre de la renommée descend aussi bien de la hutte de chaume que des portiques dorés de nos riches palais.

Et pensez-vous, en bonne vérité, lecteurs, que la plupart des écrivains se hâteraient de jeter ainsi leurs productions au vent de la publicité, s'ils se flattaient de n'être lus seulement que par les rares esprits d'élite qui honorent l'humanité ?

Libre à vous de le penser ; quant à moi, je ne le crois pas.

Répétons-le partout : les reflets du beau, du vrai et du bien éclairent, réchauffent et vivifient, de même que le soleil, les infinnités petits, aussi bien que ceux qui ont reçu de Dieu dans leur âme ce rayon mystérieux que l'on appelle, dans notre belle langue française, du doux nom de génie.

Le charbonnier, écoutant Bossuet, avait peut-être des élans aussi soudains et aussi vrais vers Dieu que Turenne ou Louis XIV.

Et qui sait si l'ouvrière, relisant, dans sa mansarde, la *Prière pour tous* de Victor Hugo, ou la *Crucifix* de Lamartine, ne croyait pas entendre chanter en elle ces sons que rendent les grandes âmes, comme un mélodieux prélude des joies qui ne doivent plus finir !

Voilà donc les raisons qui m'ont induit à oser reproduire ici, en toute humilité, sans fard et sans prétention, les sentiments qui se sont fait jour dans mon âme à la lecture de cette œuvre charmante de M. Fréchette.

D'autres pourront venir ensuite glaner mieux que moi dans ce parterre en fleurs, où l'on trouve, pêle-mêle, les roses et le myosotis, la gerbe de vive lumière et ces doux ombrages où les cœurs disent tout bas : je t'aime !... pendant que l'oiseau, dans le ciel bleu, transmet là-haut, sur sa lyre d'or, ce mot unique dérobé par l'homme à l'éternel cantique !

Après cette entrée en matière déjà trop longue, il est temps de faire connaître aux lecteurs les impressions que m'a laissées la lecture de ce volume.

Mais avant d'aller plus loin, que l'on me permette de faire compliment à M. Fréchette au nom des vrais amis de la littérature canadienne.

Tout le monde le sait, M. Fréchette est un homme politique.

Cependant, malgré le dur travail et les

déboires de la vie publique, malgré les envirements de la tribune, si fastestes quelquefois à ceux qui en sont l'objet, surtout à cette époque de matérialisme et de terre-à-terre, M. Fréchette retourne, quand le forum fait silence, sur la pente naturelle de sa riche nature, vers la sphère du beau et du sublime.

"D'ailleurs, comme le dit quelque part Victor Hugo, parce que le vent n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol. "Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne volent bien que contre le vent. "Or, la poésie tient de l'oiseau. *Musa ales*, "dit un ancien."

Je saisis donc ce moment pour constater l'attitude désintéressée de M. Fréchette pour tout ce qui tient au progrès des lettres parmi nous.

Maintenant, si vous le voulez bien, lecteur, ouvrons ce recueil de poésies intitulé : *Pêle-mêle*, joli volume plein d'élégance, et que, pour un simple dollar, vous aurez, dans quelques jours, le plaisir de contempler sur les rayons de votre bibliothèque.

Le morceau de résistance, celui qui étonne et séduit le plus l'imagination, c'est assurément l'ode intitulée : *Papineau*.

Qui donc aussi, je vous le demande, pouvait, plus artistement que M. Fréchette, peindre l'ombre qui se détache, radieuse et superbe, sur les confins de notre passé ? qui, mieux que lui, pouvait retracer le gigantesque profil du tribun populaire, l'apôtre de nos droits, le représentant des libertés inaliénables qu'il a fait poindre sur notre pays ?

Avant M. Fréchette, plusieurs écrivains y avaient essayé leur talent, mêlé d'inspirations toutes patriotiques. Les tons et les couleurs ne manquèrent pas ; mais toujours la statue restait comme une ébauche, belle de forme, mais incomplète.

À la poésie seule appartenait le privilège de ciseler ce marbre, d'illuminer ces traits et cette figure, de peindre, en quelque sorte, l'âme qui porta jadis nos aspirations les plus pures et les plus inébranlables.

Car c'était avec un poète que M. Fréchette allait avoir ce colloque sublime d'où jaillit l'idée, mère du chef-d'œuvre et sœur du génie.

Papineau était poète, en effet ; le langage des muses coulait de source dans ses discours, pleins d'images et d'invocations sublimes.

Je me rappelle encore le jour et l'heure où je fis lecture de ce poème magnifique.

Quelques amis, ouvriers et amateurs des lettres, étaient à veiller chez moi.

Tout à coup, pendant que la causerie allait son train, un de mes fils, âgé d'à peu près six ans, doucement appuyé sur la table et feuilletant, au hasard, le livre de M. Fréchette, se mit à épeler le mot *Papineau*.

À ce nom, tout le monde releva la tête, et chacun d'inviter l'enfant à lire la pièce.

Son jeune âge ne lui permettant pas de le faire, je pris le livre de ses mains et je lus tout d'une haleine ces strophes hardies et énergiques, mais parfois pleines de douceur et de mélancoliques souvenirs.

Cette récitation produisit sur mes hôtes une émotion impossible à décrire.

Que le lecteur me permette de citer deux ou trois tirades de ce beau poème, et il aura la conviction que je n'exagère aucunement.

Le poète salue Papineau retiré de la vie publique :

Lui, le puissant tribun que la foule en démeance
Saluait tous les jours d'une clameur immense,
Relégué désormais dans un monde idéal,
Drapé dans sa fierté qu'on croyait abattue,
Il dormait dans l'oubli, gigantesque statue
Arrachée à son piédestal !

Souvent, lorsque le soir de ses lueurs mourantes
Dorait de l'Ontario les vagues murmurantes,
Au-dessus des flots noirs, sur le côté au penchant,
Où l'aigle canadien avait plié son aile,
On le voyait debout, comme une sentinelle,
Regarder le soleil couchant.

Mystérieux échos du passé ! les rafales
Lui jetaient comme un bruit de marches triomphales ;
Puis son œil s'allumait d'une étrange clarté :
Aux éclats de la poudre, au son de la trompette,
Il avait entendu claquer dans la tempête
Le drapeau de la liberté !

Et le poète procède ainsi royalement jusqu'à la fin.

Quelques-uns, je le sais, critiqueront cer-

taines expressions fougueuses et hardies. Quant à moi, sans me donner comme un juge à cet égard, j'admire ces hardiesses de la pensée.

Lorsque l'on possède l'inspiration comme M. Fréchette, on ne doit, dans les situations exceptionnelles, ne prendre conseil que de son talent.

Si l'aigle, mesurant la cime où il doit diriger son vol, n'hésite pas et s'élance, c'est qu'il sent qu'il a des ailes d'aigle pour voler.

Lorsque Bossuet a dit, en parlant des peines infinies de l'enfer : *le pleur éternel*, il commettait une faute contre toutes les règles admises, mais c'était une faute sublime.

Et jamais, que je sache, personne n'a osé reprocher à l'aigle de Meaux cet attentat.

Feuilletons quelques pages et arrivons à la pièce intitulée : *Joliet*, découvreur du Mississippi.

M. Fréchette déclama lui-même ces vers pendant une séance de l'Université-Laval, à l'occasion du deux centième anniversaire de la découverte du grand fleuve.

Ce soir-là aussi, M. Routhier, aujourd'hui sur le banc, lut une de ses compositions poétiques. Ses allures franches, son style clair et précis, ses pensées profondes et éminemment religieuses qui caractérisaient l'œuvre, enlevèrent l'auditoire.

Parlant de Joliet, M. Fréchette s'écrie dans ses stances harmonieuses :

Joliet ! Joliet ! quel spectacle féérique
Dut frapper ton regard quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu !
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre !
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,
Dut resplendir sur ton front nu !

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,
Le regard rayonnant d'audace satisfaite,
La main tendue au loin vers l'océan bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense,
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé !

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,
Du fatal De Soto passer les cavaleries,
En jetant au désert un défi solennel !
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,
Impatient d'offrir un monde à sa patrie
Et des âmes à l'Eternel !

Peut-on, dans un langage plus correct et plus pur, mettre au jour de plus grandes et de plus belles idées ?

Ne pas reconnaître le charme irrésistible de ces vers, ce serait nier la poésie elle-même.

Et que dirait le lecteur s'il parcourait ces strophes en entier ? Car, naturellement, extraire ici et là quelques bribes, c'est amoindrir l'effet général, c'est décapiter, en quelque sorte, l'œuvre.

Chose digne de remarque : la souplesse et la douceur vont aussi bien à la nature de M. Fréchette, que l'énergie et la puissance. Partout, il est chez lui : dans le poème comme dans le sonnet, dans l'épique comme dans la barcarolle et la ballade.

Je pourrais encore continuer bien longtemps mes citations, mais l'espace ne le permet pas.

Mentionnons au hasard : la *Printemps* ; la *Nuit* ; *Alléluia* ; *A un Peintre* ; la *Dernière Iroquoise*, et une foule d'autres inspirations que le lecteur ne manquera de goûter, s'il a celle de souscrire au volume.

Quelques-uns s'étonneront peut-être de mon silence au sujet des erreurs, plus ou moins graves, qui ont pu se glisser à travers cette œuvre de longue haleine.

Je le dirai ici franchement, loin de moi cette patience de chercher et rechercher encore, de remettre sur le métier un ouvrage qui a coûté tant de veilles ; et tout cela, afin d'exhumer un défaut bien souvent sans importance.

Cela vient, sans doute, de mon peu d'érudition en poésie, mais je ne m'en choquo pas : il y en a tant d'autres dont la spécialité est notoire et qui peuvent le faire mieux que moi.

Non, Dieu merci, je n'ai jamais eu l'intention de poser en critique.

J'ai voulu seulement constater le mouvement progressif de la littérature canadienne dans l'œuvre de M. Fréchette, et rendre, du même coup, hommage à son talent.

Si notre pays ne marche pas à la vapeur dans la route du progrès matériel, si le commerce est enrayé, si la crise qui nous étroit fait languir toutes choses, si le

grand nombre s'engoue de la politique, soyons donc heureux lorsque, par intervalle, nous voyons paraître quel'un avec un livre à la main, œuvre du cœur et de l'esprit, dédié à tous les hommes, sans distinction de parti et de couleurs, aux femmes, à celles qui croient comme à celles qui gémissent, à la jeunesse pleine d'espoir et au vieillard chancelant.

Et ayons, du moins, cette consolation de croire que, si la renommée de Rome et d'Athènes respirent encore sur le monde, cela est dû bien moins au commerce et à l'étendue de leurs conquêtes, qu'à l'amour sans bornes que ces deux métropoles ont toujours entretenu pour les lettres, l'éloquence et le génie.

Mais il faut finir.
Acceptez donc, M. Fréchette, la reconnaissance de vos compatriotes, et soyez sûr qu'ils ont tous l'espérance que *Pêle-Mêle* n'est pas la dernière de vos œuvres.

PHILÉAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, 21 juin 1877.

LES HONTES DE LA TRIBUNE FRANÇAISE

Que les derniers débats de l'Assemblée nationale de France ont dû dégoûter les Français, les bons Français ! On verra par l'extrait qui suit que les bonapartistes sont au niveau des radicaux et que les de Cassagnac et les Mitchell ne méritent pas plus le respect public que les Naquet et les Rochefort. On lit dans un journal français :

Pauvre tribune, où ont paru tant de nobles figures, où ont retenti tant de grandes voix, où ont passé comme des lyres ou des tonnerres ces maîtres de la parole, les de Serre, les Martignac, les Guizot, les Royer-Collard, les Broglie, les Montalembert, les Lamartine, les Berryer ; pauvre tribune, nous avions rêvé pour elle d'autres destinées ! Mais on l'a déshonorée, dégradée, avilie à plaisir ; on en a fait la borne du coin, sur laquelle se haussent des dégoûteurs dignes de M. Zola, pour nous vomir des expressions tirées des pages les plus malpropres de l'*Assommoir* !

Vous croyez peut-être que j'exagère ? Je ne me borne pas à invoquer le témoignage du *Journal officiel*, déjà placé comme un écœurement sous les yeux du public ; je fais appel au souvenir. À l'attestation indignée de tous ceux qui, comme moi, ont assisté à ces dévergondages, ont entendu ces infamies et ces ordures. Nous sommes bien loin de ce que le poétique Chateaubriand, parlant des fictions et des faiblesses constitutionnelles, appelait "les bêtises supérieures." Nous sommes tombés du nuage dans le ruisseau, de la fiction dans la boue — pour m'arrêter à la limite que l'odorat impose !

Où, on se boucherait le nez et on aurait le cœur soulevé de dégoût, si on pouvait lire, dans les colonnes de l'*Officiel*, tout ce qui a été dit, crié, entendu, toutes les accusations, tous les outrages, toutes les souillures que se sont jetés à la tête les prétendus représentants de la France. En veut-on quelques échantillons, des moins forts, de ceux qui peuvent se risquer sans flacons de sel, et dont personne n'oserait contester l'exactitude, car les pierres mêmes du palais crieraient pour en affirmer l'authenticité scrupuleuse ?

Ecoutez : un homme est à la tribune, où il boit, frappe du poing, secoue sa crinière et se démeine comme un fauve.

— Monsieur le président, faites-le taire : il est saouil !...

— Oui, faites-le descendre ; il ne sait plus ce qu'il dit !...

— Faites-lui rendre ses comptes : il a volé !

— Il s'est sauvé devant les Prussiens !

L'orateur essaie de reprendre son discours.

— Encore une fois, vous voyez bien qu'il est saouil ; arrêtez-le !

— C'est un voleur et un lâche !...

L'orateur a l'air d'entendre.

— Oui, vous êtes un lâche !

L'orateur veut répliquer.

— Allons donc ! Nous ne sommes pas au *Not mort* !

L'orateur se redresse. On lui jette, comme un trognon de pomme, l'épithète de "Roi des Halles ;" on lui lance le nom de Ferrand, on l'appelle le complice des coquins, des voleurs, des bandits de la Commune ; c'est une grêle sans nom, avec des gestes frénétiques, des yeux qui sortent de l'orbite, des accents gutturaux éraillés ; toute une scène de tapis-franc !

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Antruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.

LE CANAL DE PANAMA ET LE CHEMIN DU PACIFIQUE CANADIEN.

Les ovations extraordinaires faites, en Angleterre, à l'ex-président Grant, intriquent à juste titre la presse. Comme on ne trouve pas facilement une explication naturelle à de pareils faits, on cherche à découvrir les raisons secrètes qui ont pu motiver un enthousiasme aussi étrange chez le public anglais, d'ordinaire peu démonstratif, pour un personnage comme M. Grant, qui n'a été rien de plus qu'un président de République, qui n'est plus même cela, et qui, lorsqu'il l'était, n'a fait preuve d'aucune qualité saillante. On se demande quels ont pu être les motifs du monde officiel anglais, d'accabler M. Grant de compliments, dans un moment où l'Angleterre a tant de sujets plus sérieux qui réclament son attention.

Quelques journaux croient avoir trouvé le mot de cette énigme. Ils rattachent le voyage triomphal de M. Grant en Angleterre à de hautes questions d'affaires et de politique. Il s'agirait, pour l'Angleterre, de s'assurer les services de l'ex-président et de se servir de l'influence qu'il est censé posséder sur ses compatriotes afin de produire une entente entre le gouvernement anglais et le gouvernement américain pour la construction du canal de Panama. Si cet accord pouvait s'établir, une commission internationale, qui aurait M. Grant pour président, serait nommée, pour s'occuper immédiatement de cette entreprise gigantesque, qui intéresse beaucoup plus l'Angleterre que les Etats-Unis. Le sentiment public, aux Etats-Unis, est défavorable au projet depuis si longtemps en suspens. Les Américains considèrent le creusement de l'isthme comme dangereux pour leur commerce. Le but de l'Angleterre est de combattre cette hostilité, et de faire accepter aux Etats-Unis une convention qui assurerait la neutralité du territoire de Panama après la construction du canal projeté.

M. Grant servirait d'instrument aux hommes de la haute finance anglaise, pour arriver à ce but.

Il est difficile d'établir la mesure de vérité qui se trouve dans cette explication. Une chose certaine, cependant, c'est que l'Angleterre travaille activement à réaliser le creusement du canal de Panama, qui sera le pendant du canal de Suez. Le commerce anglais, qui tire les plus grands bénéfices, aujourd'hui, de cette dernière entreprise, qu'il avait combattue d'abord, suit une tactique toute différente pour le canal de Panama, qui doit relier l'Atlantique au Pacifique, comme le canal de Suez a relié l'Atlantique et l'Océan Indien, par la Méditerranée et la mer Noire. Non-seulement il la favorise, mais il la soutient de toutes ses forces.

Le Canada est intéressé dans ce plan. L'ouverture d'un canal interocéanique à Panama aurait nécessairement une grande influence sur notre avenir commercial. La nouvelle route serait une rivale redoutable pour notre chemin du Pacifique. Elle attirerait et accaparerait peut-être le commerce de l'Inde et du Japon avec l'Angleterre. L'Angleterre désire l'ouverture de cette ligne en attendant le chemin du Pacifique canadien.

La ligne du Pacifique serait certainement plus courte, mais elle aurait le désavantage d'avoir deux transbordements, entre le Japon et l'Angleterre, tandis que la ligne de Panama n'en aurait aucun.

H. GÉLINAS.

DÉPART DE MISSIONNAIRES ET DE NOUVEAUX COLONS POUR MANITOBA

On nous prie d'annoncer que le 26 courant, le Rév. Père Lacombe et ceux qui doivent l'accompagner, partiront pour Manitoba. Ceux qui, depuis longtemps, désiraient connaître la date du départ du Rév. Père, afin de profiter de son retour pour l'y accompagner, auront encore assez de temps pour faire leurs préparatifs de voyage.

Afin qu'il n'y ait point de malentendu, surtout dans de semblables départs, qu'il soit bien entendu et bien compris que le dit départ de cette nouvelle caravane s'effectuera le jeudi 26 courant, à neuf heures et demie du matin, jour de la fête de sainte Anne, sous la protection de

laquelle ce long voyage est placé. Les émigrants qui ne sont pas de cette ville devront arriver ici la veille du départ, le mercredi, pour prendre leurs tickets et faire chèque leurs bagages, dans l'après-midi de ce jour, et cela, sous la surveillance du Père Lacombe, qui les attendra à la station Bonaventure. Le prix du passage, seconde classe, sera de \$23, jusqu'à Winnipeg, Manitoba.

Voici la route qui sera suivie : De Montréal à Sarnia, le lendemain à huit heures et demie a. m., de Sarnia par les lacs Huron et Supérieur, avec la ligne canadienne à Duluth ; de cette place, par les chars, à Fisher's Landing, sur la Rivière-Rouge ; de là, par le steambot, à Winnipeg ou Saint-Boniface. Le voyage se fera en huit ou neuf jours.

Les personnes qui veulent emporter avec elles des sommes d'argent, sont priées de vouloir bien les déposer ici, à la banque des Marchands, et y recevoir un chèque, au moyen duquel elles toucheront leur argent dans la même banque à Winnipeg.

Nous apprenons avec plaisir que deux nouveaux missionnaires canadiens vont accompagner le Père Lacombe pour aller grossir le nombre de ceux qui les ont devancés dans cette belle carrière des Missions. Les noms de ces généreux apôtres et pionniers du Nord-Ouest sont MM. Desjardins et Charbonneau. Le premier, prêtre depuis quelques années, jeune homme rempli de capacité et de courage, vient de laisser Saint-Thomas de Montmagny, où il était vicaire, pour aller faire ses adieux à sa respectable famille. Mgr. l'archevêque de Québec, malgré toute l'estime qu'il porte à ce bon prêtre, dont il a tant de besoin, n'a pas voulu, dans sa charité pour les missions du Nord-Ouest, retenir ce sujet pour son diocèse, mais Sa Grandeur était heureuse de favoriser le zèle et le dévouement de ce prêtre, qui emporte avec lui les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Le second, le Rév. M. Charbonneau, est un élève du collège de Sainte-Thérèse. Il n'est encore que diacre, mais il sera ordonné prêtre avant son départ.

Ayant eu occasion d'entendre les différents missionnaires qui ont parlé des missions au milieu des élèves de cette maison, lui aussi s'est senti appelé à cette noble vocation. Généreusement il a répondu à l'appel divin, en disant : " Me voici, envoyez-moi."

On dit aussi qu'un ou deux jeunes ecclésiastiques partiront avec les missionnaires, ainsi que deux maîtresses d'école.

Nos frères de Manitoba seront heureux d'apprendre que les Frères de la Doctrine Chrétienne iront bientôt consacrer au milieu d'eux leurs soins, pour l'avancement de l'éducation dans cette jeune province. Ces bons et zélés Frères, demandés et réclamés par tout le clergé du diocèse de Saint-Boniface, y seront reçus comme une bienveillante providence, par tout le monde ; car, partout on a appris à apprécier leur dévouement et leur esprit de sacrifice.

N. B.—Le jour du départ, à sept heures du matin, il y aura une grand'messe, chantée par le Rév. Père Lacombe, dans l'église de Saint-Joseph, proche du dépôt. Tous ceux qui doivent partir sont priés d'assister à cette messe, afin d'implorer la protection du ciel, par l'intercession de sainte Anne, sur leur voyage et pour le succès de la colonisation du pays où ils se dirigent.

Les amis des missions du Nord-Ouest, s'ils en ont le temps, sont priés de vouloir prendre part à cette démonstration, en venant prier pour ceux qui partent et aussi pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Avant de laisser le lieu saint et de se séparer, ils auront la consolation et le plaisir d'entendre quelques paroles, propres à la circonstance.

A tous ces braves compatriotes, nous souhaitons un heureux voyage et une consolante arrivée au milieu de leurs amis de Manitoba, qui les ont déjà devancés.

Vous, surtout, héros de la bonne nouvelle, recevez nos sincères adieux et souhaits. Allez réjouir par votre arrivée le cœur du si digne archevêque de Saint-Boniface, et grossir les rangs des confrères, dont vous allez partager les admirables travaux.—(Communiqué.)

LES ORANGISTES

La fête des Orangistes, à Montréal, le 12 courant, a été marquée par des accidents graves. Dès la veille de ce jour, une grande excitation régnait dans la ville. Il s'agissait de savoir si les Orangistes sortiraient ou non en procession. Les Irlandais menaçaient de leur faire un mauvais parti, s'ils paraissaient en public. Il n'y a pas eu de procession, mais il y a eu néanmoins plusieurs bagarres, et l'on a malheureusement à constater des pertes de vie. Voici comment un journal rapporte cet accident :

Toute la matinée, une foule nombreuse a stationné dans la rue Saint-Jacques, en face de la loge orangiste, et sur la rue Dorchester devant le Knox Church, où le service du jour a été célébré. Les orangistes s'y sont rendus par petits groupes, et sans insignes, ce qui a empêché les troubles, et ils sont sortis sans être inquiétés.

Le sermon du jour a été prêché par le ministre Doudiet, qui a fait les remarques les plus fausses et les plus inconsidérées sur la fête du 12 juillet.

Vers une heure, au moment où on pensait

d'une façon certaine que tout danger avait disparu, on vint annoncer à la station centrale de police qu'un homme venait d'être tué en face du magasin de M. P. Dunn, rue McGill, près de la rue Craig. Les renseignements que nous avons reçus sur cet événement sont tellement contradictoires que nous ne les donnons que comme rumeurs, en attendant les résultats de l'enquête qui sera tenue aujourd'hui par le coroner.

Vers une heure et demie, un individu poursuivi par plusieurs personnes s'est précipité dans le magasin de M. P. Dunn et a essayé de se débarrasser de ses agresseurs en les frappant. Au même moment, une détonation suivie de plusieurs autres se fit entendre et il tomba frappé d'une balle qui l'atteignit à la tête. La foule se dispersa presque aussitôt, et lorsque la police arriva, tout était rentré dans le calme.

Un nommé Giroux a été blessé gravement à la cuisse, et une femme qui se trouvait dans le groupe et portait les couleurs orangistes a été atteinte.

Il était rumeur hier soir que Giroux était mort ; mais cette nouvelle n'a pas été confirmée.

Le défunt a été transporté à la morgue de la rue Perthuis, et par les papiers qu'on a trouvés sur lui on a établi qu'il se nommait J. L. Hackett et qu'il était employé chez M. MacMaster, marchand de peintures. Il paraît âgé de 23 ans.

On prétend qu'il portait à la boutonnière un ruban couleur orange, mais ce renseignement n'est pas confirmé.

La conduite du chef de police a été admirable ; sachant parfaitement qu'un déploiement de force ne ferait qu'irriter la foule, il a consigné ses hommes dans les stations, tout en dépêchant dans les différentes rues où on redoutait des troubles, des émissaires qui le mettaient au courant des événements.

Un détachement du 65^{me} bataillon, commandé par le capitaine J. Beauchamp, occupait les casernes de Québec. Nos jeunes volontaires sont restés toute la nuit de mercredi sur le quai, craignant une attaque des amis de McKeown ; nous devons dire que leur attitude a été excellente et qu'ils auraient courageusement affronté le danger. Toutefois nous recommanderions à leurs officiers d'insister un peu plus sur la discipline ; les soldats sous les armes interpellent volontiers leurs supérieurs, et insultent facilement les civils qui, poussés par des motifs graves, demandent une entrevue avec les officiers du poste. Cette conduite est contre les règles les plus élémentaires de la discipline militaire.

L'agitation a continué dans la ville jusqu'à lundi, où les Orangistes ont fait les funérailles de leur mort. On redoutait de nouveaux troubles pour ce jour-là. Au moment où nous mettons sous presse, nous n'avons encore aucun renseignement à ce sujet.

NÉCROLOGIE

Jeudi de cette semaine, ont eu lieu à l'église du faubourg Saint-Jean, les funérailles de Mme J. A. E. Chaperon, au milieu d'un concours considérable d'amis. A peine arrivée à Québec depuis quelques mois, Mme Chaperon, par ses aimables qualités, de l'esprit, et celles, non moins précieuses du cœur, avait su conquérir l'amitié de tous ceux qui ont eu l'avantage de la connaître. Inopinément, et presque subitement enlevée à la vie, la mort de Mme Chaperon produisit la plus pénible impression sur toute la ville, et spécialement dans le faubourg Saint-Jean, où elle était si avantageusement connue.

Si, dans une circonstance aussi pénible, il est possible de recevoir des consolations, le cortège imposant et distingué qui accompagna les dépouilles mortelles de Mme Chaperon a dû faire connaître à la famille éplorée, et surtout au mari inconsolable, combien, durant le court séjour que Mme Chaperon a fait à Québec, l'on a apprécié les riches et aimables qualités de son caractère.

Amis qui l'avez connue, et vous tous, jeunes épouses, ne l'oubliez pas dans vos prières, bien qu'elle soit morte martyre.

7 juillet 1877.

(Communiqué.)

COMMENT FAUT-IL LIRE LES VERS ?

Après la discussion qui vient d'avoir lieu dans notre petit monde littéraire sur la manière de lire les vers, on ne lira pas sans intérêt ce que M. Legouvé, le célèbre littérateur français, vient de dire sur ce sujet dans une conférence à Paris :

Le nom d'Alfred de Musset nous conduit naturellement à une question capitale dans notre étude : l'application de l'art de la lecture à la poésie. A en juger par la méthode suivie, même au théâtre, le grand art de lire les vers consiste à faire accroître au spectateur que c'est de la prose.

J'assistais un jour à la représentation d'un drame. Près de moi se trouvaient dans une loge du rez-de-chaussée, deux dames fort élégantes. Tout à coup l'une d'elles dit à l'autre : " Mais, ma chère, ce sont des vers ! " là-dessus elles se lèvent

et partent. Eh bien, vraiment, ce n'était pas la faute de l'acteur si elles s'en étaient aperçues. Il avait fait tout ce qu'il avait pu pour leur déguiser le monstre ; il brisait, hachait, disloquait si bien les vers que la poésie, dans sa bouche, me rappelait Hippolyte dans le récit de Thérémène :

... Ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.

Et que méconnaîtrait l'œil de son père.

Les amateurs enchérissent encore naturellement sur les artistes ; rien de plus simple. On ne peut pas savoir ce qu'on n'a pas appris, et presque personne ne se doute qu'il y ait là quelque chose à apprendre. Aussi, je n'entends guère lire les vers dans le monde sans admirer combien il y a de manières différentes de les mal lire. Les uns, sous prétexte d'harmonie, se croient obligés de les envelopper dans une sorte de mélodie onctueuse qui efface toutes les lignes, arrondit tous les contours, huile tous les ressorts et arrive à vous produire une sensation fade et écœurante, assez semblable à une tisane mucilagineuse. Les autres, sous prétexte de vérité, ne s'inquiètent ni du rythme, ni de la rime, ni souvent que la césure est au sixième pied, ils vous disent bravement :

Mon esprit est mal propre (césure, virgule) aux spéculations.

A ces étranges aberrations, permettez-moi d'opposer trois maximes absolues, et dont j'espère vous prouver la justesse par des exemples :

1o. Que l'art de la lecture n'est jamais si difficile ni si nécessaire que quand il s'applique à la poésie, et qu'un long travail peut seul vous en rendre maître ;

2o. Qu'il faut lire les vers comme des vers et interpréter les poètes en poète ;

3o. Que leur interprète devient leur confident, et qu'ils lui révèlent à lui ce qu'ils ne disent à personne.

CHOSSES ET AUTRES

Le gouvernement français vient de réitérer officiellement aux gouvernements étrangers sa détermination d'ouvrir l'Exposition Universelle de Paris le 1^{er} mai prochain. Des règlements détaillés pour l'instruction des exposants ont été publiés récemment à Paris.

L'ex-président Grant continue sa tournée européenne. Il est présentement l'hôte des Belges, après avoir été reçu officiellement par le roi Léopold, à Bruxelles. Il est attendu en Prusse et en Suède, où on lui prépare des ovations.

La manie, dont les Anglais ont les premiers donné les symptômes, menace ainsi de se communiquer à tous les peuples de l'Europe. De ce côté de l'Atlantique, cela fait rire.

Il a pris de nouveau fantaisie aux reporters du télégraphe de faire courir le bruit de la mort du Pape au commencement de la semaine dernière. Cette nouvelle a influé considérablement sur la Bourse de Paris et de Londres. Elle a été démentie par une dépêche de Rome annonçant que le Souverain Pontife se portait très-bien, et avait donné une vingtaine d'audiences le jour même où on le faisait ainsi mourir.

Le nouvel ouvrage de M. Faucher de St. Maurice : *De tribord à babord*, doit être livré à la publicité cette semaine.

Nous publierons la semaine prochaine un extrait de cet ouvrage, accompagné d'une gravure représentant un des points les plus remarquables du Golfe Saint-Laurent.

On annonce que la réunion générale des Zouaves Pontificaux, après avoir eu lieu à Québec, Montréal, Trois-Rivières et Ottawa, aura lieu l'année prochaine à Piopolis, dans les Cantons de l'Est.

L'archevêque de Smyrne a reçu de Sa Hautesse le Sultan, la décoration de Medjidié de première classe, et des remerciements pour la fidélité avec laquelle la Turquie catholique a répondu à l'appel du gouvernement.

Durant son pontificat, jusqu'au 3 juin dernier, Pie IX a érigé en archevêchés ou créé 29 métropoles, 118 évêchés, 2 abbayes nullius, 29 vicariats apostoliques, 14 préfectures apostoliques, 3 délégations.

Ce fut le 20 septembre 1850 que Sa Sainteté rétablit la hiérarchie catholique en Angleterre, et trois ans plus tard, le 6 mars 1853, en Hollande.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAUL,
223, rue McGill, Montréal.



L'OPINION PUBLIQUE, 19 JUILLET 1877

VOIR LA CLEF DE CE TABLEAU SUR NOTRE PREMIERE PAGE DE GRAVURES.

ISA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA ET



LES MEMBRES DE LA FAMILLE ROYALE

LETTRES DE JUNIUS

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON

Je ne vous causerai ni étonnement, ni émotion, si je viens vous dire que vous avez mis votre tête à jeu le jour où vous avez écrit votre lettre à M. Jules Simon pour remplacer le ministère aimable par un cabinet de salut social. Aussi n'est-ce point de votre péril, c'est du péril des autres que je viens vous entretenir, car les plus prodigues de leur propre sang sont aussi les plus avares de la vie d'autrui, et les plus indifférents à leur propre intérêt sont ceux que l'intérêt public touche le plus vivement.

La bête rouge, n'osant pas encore attaquer en face le pouvoir et la société, rôdait sournoisement autour de sa proie. Avant de livrer bataille, elle procédait à la désorganisation des forces sociales, elle mouillait les poudres, elle enlevait les balles des cartouches, elle émoussait les baïonnettes. Comme Guillivrer chez les Lilliputiens, vous n'avez fait qu'un geste pour rompre les mille liens dont on vous enlaçait patiemment.

Il était temps, monsieur le Maréchal ; car, tandis que l'opinion, trompée par une feinte modération, s'endormait au bord de l'abîme, les gens clairvoyants commençaient à désespérer. Vos ennemis comptaient les étapes qui leur restaient à parcourir ; vos amis attristés faisaient observer que si la France vous avait pris pour chef, ce n'était certainement pas avec l'intention d'être conduite doucement au radicalisme. Une lettre de cinquante lignes vous a suffi pour déjouer les calculs des uns et rendre aux autres la confiance ébranlée. La bête rouge est démasquée ; elle vous dispense désormais des éloges dont elle vous accablait ; elle vous signifie rudement que vous devez quitter le pouvoir. Obligée de livrer bataille plus tôt qu'elle ne voulait, la révolution prend son parti et, tandis que les habiles ou les naïfs se bornent à annoncer une revanche du 24 mai, les plus sincères et les plus logiques nous disent que le sang des martyrs de la Commune crie vengeance et appelle de sanglantes représailles.

L'acharnement avec lequel les ennemis de l'ordre vous attaquent, nous indique notre devoir. Puisque, de leur aveu, votre pouvoir est la clef de voûte de l'édifice conservateur, c'est votre pouvoir, c'est votre personne que nous devons défendre avant tout, sans nous laisser distraire par nos préférences théoriques pour telle ou telle forme de gouvernement ou par notre attachement à l'une des familles qui ont régné sur la France.

* *

Je le dis sans flatterie : votre caractère, la haute situation que vous occupez dans l'armée, l'état des divers partis monarchiques, l'évidence du péril, vous rendent facile et honorable l'accomplissement de votre devoir.

Vous n'êtes pas un homme de parti ; aucune des fractions du parti conservateur ne peut vous revendiquer exclusivement ; toutes peuvent vous obéir sans rien abjurer de leur passé, sans rien abandonner de leurs espérances. Vous appartenez aux royalistes par votre naissance, vous rassurez les monarchistes constitutionnels par votre respect de la légalité, vous avez des liens de gloire et d'infortune avec les impérialistes. Personne ne vous accuse—même vos pires ennemis—d'être le jouet de votre ambition personnelle, ni d'être l'instrument d'une prétention dynastique. Tout autre que vous serait déjà soupçonné de rêver l'établissement d'une quatrième dynastie ou le rétablissement de l'un des pouvoirs tombés. L'idée ne vient même pas de suspecter vos intentions, tant il est évident que vous n'avez rien à gagner pour vous-même dans la lutte que vous soutenez.

Puis vous êtes un soldat ; vous êtes la représentation la plus pure de cette noble armée qui, depuis un demi-siècle, a sauvé tant de fois la société compromise par les agitations des partis. Les avocats sans cause, les journalistes sans valeur, les déclassés de tous les mondes amènent contre le pouvoir toutes les convoitises, toutes les douleurs, toutes les haines qui grouillent dans le bas-fond social ; le pouvoir résiste de son mieux pendant quinze ou vingt ans, jusqu'au jour où il tombe épuisé. La foule victorieuse se tourne alors vers ceux qui l'ont soulevée et réclame son salaire. Comme on a promis l'impossible, on fait faillite. Le peuple s'insurge de nouveau contre ses amis de la veille. Ceux-ci éperdus se tournent vers l'armée qu'ils insultaient : "Sauvez-nous, orientez-ils, ou la France est perdue." Les soldats prennent tranquillement leurs fusils et sautent en effet ces hommes qui les ont bafoués, vilipendés, injuriés pendant vingt ans. Puis le soldat rentre dans sa caserne et reprend sa vie accoutumée, tandis qu'on se partage le pouvoir, les dignités et les places. A lui le sacrifice, à lui les rançunes de l'émeutier, à lui les dangers, à lui les représailles. Aux autres le profit. Voilà ce que nous voyons depuis quatre-vingts ans.

Que serait devenue la France si l'armée, au lieu de rester ferme dans son devoir, avait pris part à nos discordes civiles ; si, au lieu d'être toujours au drapeau sans demander par quelles mains il est porté, le soldat avait épousé les querelles des partis ? Il y a longtemps que la France serait descendue au niveau des petites républiques de l'Amérique espagnole.

Par vous, l'armée est au pouvoir ; l'armée, c'est-à-dire l'abnégation, le dévouement, le désintéressement et le courage ; l'armée, c'est-à-dire la force au service du droit.

Voilà pourquoi nous pouvons tous vous obéir sans déchoir, car si dans la peau de chaque

Français il y a, hélas ! un homme de parti prêt à faire mille sottises, il y a aussi un soldat prêt à bien faire s'il est bien encadré et bien commandé. Devant l'ennemi intérieur, l'héritier du plus beau nom marche d'accord avec le démocrate ; un roulement de tambour établit l'union et le premier feu le consacre ; contre la bête rouge, il en sera ainsi pourvu que vous vous rappeliez à tous les instants que vous êtes maréchal de France et que c'est comme maréchal de France qu'il faut nous parler, nous commander et nous conduire.

* *

D'ailleurs, que pourrions-nous faire de mieux que de nous serrer autour de vous ? Aucune des fractions conservatrices n'est en mesure de prendre isolément le pouvoir ; aucune ne pourrait y porter la main sans sortir de la légalité ; aucune n'est assez forte pour vaincre seule la bête rouge qui les menace toutes également. Nous n'avons que le choix de nous unir pour la dompter ou de nous laisser dévorer par elle, l'un après l'autre. Il me semble que le choix n'est pas embarrassant, et, conséquemment, qu'il n'est pas très-méritoire.

Je suis frappé, pour mon compte, d'un phénomène qui a certainement appelé votre attention.

Une lutte se poursuit depuis trois quarts de siècle entre l'ordre et le désordre.

D'un côté, le pouvoir, la naissance, la fortune, l'éducation, l'instruction, la religion, le nombre, tout ce qui constitue la force matérielle et la force morale. De l'autre côté, des gens sans nom, des déclassés, des ignorants, des athées, tout ce qui constitue la faiblesse.

Hé bien ! c'est la faiblesse qui a périodiquement raison de la force. La richesse est ruinée par la cotisation du sou ; le nombre est vaincu par la minorité ; l'armée des forts et des puissants est mise en déroute par la cohue des faibles et des incapables. Ne jugez-vous pas, comme moi, que ce sera la honte de notre temps ?

Il n'y a qu'une explication à ce phénomène. Les mauvais ont beau s'exécuter mutuellement, ils s'entendent pour nous vaincre et ne se divisent qu'à l'heure du butin. S'ils se bornaient à partager ses dépouilles, au lieu de se les disputer, il y a beau temps que c'en serait fait de la société.

Les bons, au contraire, qui sont unis par le double lien de l'intérêt et de l'estime, ne peuvent vivre un quart-d'heure ensemble, sans se quereller. Voilà tout le secret.

C'est pourquoi, monsieur le Maréchal, si vous ne nous menez pas militairement tambour battant, sans phrases, nous nous livrerons de nouveau, et la France avec nous, à la bête rouge qui nous guette.

* *

Mais pour Dieu ! ne parlez pas de quitter le pouvoir. Ne laissez dire par personne que vous avez un tel projet.

Est-ce que vous pouvez quitter le pouvoir ? Est-ce que vous en avez le droit ?

Avez-vous remarqué, qu'à vingt-trois ans d'intervalle, les communards de 1871 ont vengé en Clément Thomas les insurgés de juin 1848 ? Comment pensez-vous que, vous parti, seraient traités par la Commune légale de 1878, vos compagnons d'armes de 1871, les généraux qui commandaient l'armée, les colonels qui présidaient les conseils de guerre ? Vous pouvez faire bon marché de votre vie, mais pouvez-vous faire bon marché de la vie de vos frères d'armes ?

Et ces préfets que vous envoyez dans les départements, ces fonctionnaires de tous grades qui vont au devoir, ces écrivains qui mettent leur plume à votre service, ces conservateurs qui à votre appel sortent de leur obscurité pour s'opposer aux représailles de l'avenir, est-ce que vous avez le droit de les abandonner ?

Non, non, M. le Maréchal, vous ne vous en irez pas.

Vous resterez au pouvoir jusqu'en 1880. Vous y resterez pour que vos compagnons d'armes ne soient pas immolés aux mânes de Millière.

Vous y resterez pour protéger ceux qui vous auront aidé, ceux qui auront répondu à votre appel.

Vous y resterez, parce que votre départ ouvre la porte à la Convention.

Vous y resterez, parce que vous ne voudrez pas que les généraux vainqueurs de la Commune soient traités comme Clément Thomas ; les prêtres traqués comme les dominicains d'Arcueil, les conservateurs, républicains ou non, fusillés comme Bonlean et Chaudey.

Vous y resterez, parce que c'est votre droit. Vous y resterez, parce que c'est votre devoir envers l'armée, envers la France, envers l'Europe, envers l'histoire.

* *

Mais que fera le Maréchal, demande-t-on, si les élections sont mauvaises ?

Vous resterez et cela suffit, parce que, vous présent, il ne peut pas y avoir de désordres matériels.

Et si vous avez l'ombre d'un scrupule, vous vous tournerez tranquillement vers la France et vous lui direz :

"Je m'appelle MacMahon ; je suis maréchal de France. Le pays représenté par une Assemblée souveraine m'a placé au seuil de la Constitution pour empêcher un retour offensif de la Commune que j'ai vaincue. Je n'ai aucune ambition personnelle ; je n'ai aucun prétendant dans ma poche. Je respecte la loi, je ne veux rien entreprendre contre la Constitution. Je

viens simplement vous demander ma consigne. Voulez-vous que je reste jusqu'en 1880 ? Préférez-vous que je réunisse la Convention pour me donner un successeur et vous dicter des lois ?"

Six millions de Français vous répondront : "Restez, monsieur le Maréchal." Et tout sera dit.

Mais à quoi bon cette hypothèse, puisque rien de tout cela ne doit arriver ?

Le Sénat votera la dissolution, cela ne fait aucun doute, et le pays vous enverra une Chambre conservatrice. Vos fonctionnaires, rassurés par votre parole, mèneront au feu les conservateurs, rassurés à leur tour par l'énergie des préfets. Nous en aurons fini une bonne fois avec la bête rouge, et vous irez prendre place dans notre histoire parmi les hommes que la providence nous ménage périodiquement pour réparer nos propres folies.

—Figaro.

JUNIUS.

Ce qui s'est passé à Kicheneff, lors de la déclaration de la guerre par le Czar, extrait d'une correspondance du Figaro :

"Maintenant que vous connaissez la topographie de Kicheneff, voici comment s'est joué le prologue de la grande tragédie. Je vais vous le raconter en quelques lignes, puisque le télégraphe vous l'a déjà fait connaître.

"Le 23, au soir, arrivée de l'empereur. La place du Sabor (cathédrale) est pavisée. Devant le palais épiscopal est élevé un trône en verdure avec dôme, relié à la gare par une double rangée d'oriflammes.

"La gare est encombrée de généraux, de fonctionnaires chamarrés sur toutes les cotures. Il est dix heures. Le train impérial s'arrête. L'empereur descend, traverse les rangs de cette foule dorée et monte en voiture, salué par des hourrahs assourdissants.

"Le 24, Malebstwie (*Te Deum*) au Sabor. Toute la ville est dehors. Tout le monde est en grand costume. Je vois Alexandre assis au pied de l'autel. Il a l'air triste. Il a dans sa poche la déclaration de guerre.

"Après le service, l'empereur, le grand duc, les généraux montant à cheval. On se rend au champ Richkanow, vaste plateau où trente mille hommes attendent sous les armes. L'empereur les passe en revue, puis il s'arrête sur un tertre élevé. A côté de lui et un peu au-dessous, voici le grand-duc. Fort bel homme, physionomie douce et martiale. Sur son grand cheval isabelle qui ronge son mors, c'est l'idéal du soldat russe.

"L'archevêque s'avance ; reçoit des mains de l'empereur le manifeste et le lit aux soldats. La guerre est déclarée. L'empereur parle à son tour, il recommande à l'armée son frère qu'il embrasse tendrement. L'archimandrite lève la main, trente mille hommes tombent à genoux. Il les bénit. La plupart sanglotent. Je n'ai jamais rien vu de si beau.

"Voici encore l'archevêque qui lit l'ordre du jour du généralissime. Langage de soldat. Les fronts se relèvent, les yeux brillent. Enfin le prélat donne sa bénédiction au grand-duc et au Czarévitch. L'empereur veut les embrasser, mais il ne peut résister à son émotion, et se détourne en pleurant, pendant que les deux princes lui baisent les mains.

Le 25, les troupes traversent la ville. Voici une compagnie qui s'en va ; en tête, marchent trois soldats qui jouent, l'un de la petite flûte, l'autre du violon, et le troisième du tambourin. Les autres chantent. Tous les airs sont sur le mode mineur. Cela donne froid aux os.

"Sur la place du théâtre, le grand-duc à cheval reçoit les régiments. A chaque compagnie il dit : *Zdorovo Malade rébiaté* (Courage, braves enfants !) et les soldats répondent : *Rade staratsia* (Heureux de bien faire !). Après avoir défilé, ils se massent sur la place et se couchent, attendant leurs camarades qui les suivent."

Extrait d'une correspondance de Londres publiée dans le Figaro et où il est question de l'Albani :

"Voici toujours à Covent-Carment Mlle Albani—cette jeune femme si charmante que vous avez applaudie à Paris—qui a chanté la semaine dernière, les *Puritains* avec Gayarré, un ténor ayant eu des succès redoutables à la Scala et qui les retrouve à Londres. Voici encore Mlle Albani et Capoul dans la *Sonnambula* ; quel joli duo—et la salle entière acclamait ces deux artistes.—Puis Mlle Marimon, celle-là aussi vous venez de l'entendre au Théâtre-Lyrique, et le public anglais lui a fait une véritable ovation dans la *Flûte enchantée*.—Puis encore Mlle Laure Thalberg, qui débute ce soir dans *Martha* avec Capoul ; toujours Capoul, n'est-ce pas, mais ce n'est pas ma faute si Paul triomphe à Londres comme à Paris. Cette compagnie de Covent Garden écrase par la qualité et par la quantité toutes les rivalités, et, à propos de son directeur, je rectifie une erreur. Si Mlle Albani ne chante pas l'année prochaine à Paris, ce n'est point, comme on l'a dit, par suite de conditions trop rigoureuses imposées par M. Gye. La vérité est que l'engagement de Mme Patti donne à cette dernière le droit de chanter tous les rôles de Mlle Albani et que celle-ci se verrait réduite à une position secondaire et inacceptable pour une femme dont le talent prend de jour en jour des proportions plus considérables."

QUELQUES RENSEIGNEMENTS

INTÉRESSANTS SUR LA RUSSIE, PAR UN CORRESPONDANT DU "FIGARO" QUI VOYAGE EN CE MOMENT DANS CE PAYS

Il n'y a pas à dire, ce pays a accompli des progrès immenses ! des progrès dont vous ne vous faites pas idée. Je ne sache pas qu'il y ait un autre peuple du continent qui ait subi une transformation pareille. Pour le comprendre, il faut avoir vu la Russie au lendemain de la guerre de Crimée et la retrouver aujourd'hui ;—il faut avoir vu la Russie alors que ses armées étaient détruites, ses finances ruinées, son gouvernement déconsidéré... et la retrouver aujourd'hui avec son organisation nouvelle, avec ses armements sérieux, avec ses chemins de fer, ses télégraphes, avec ses écoles, son jury, ses juges de paix, avec le Caucase pacifié, la Pologne soumise et tout un peuple d'esclaves transformé en un peuple libre...

Par-dessus tout, il faut se rappeler ce qu'avait été la mobilisation du temps de Nicolas, et observer ce qu'elle est aujourd'hui. Car c'est c'est peut-être là ce qui mesure le mieux le progrès accompli.

Quand, après trente années d'un gouvernement despotique, basé sur une sorte de mélange de tyrannie asiatique et de bureaucratie allemande—quand le père d'Alexandre avait déclaré cette guerre si longuement méditée, il s'était brusquement aperçu que la terrible machine qu'il croyait tenir dans ses mains n'était qu'une apparence.

Tout était illusion : les boulets de forteresse recouvraient du sable, les tonneaux de poudre renfermaient de la craie, les régiments n'existaient que sur le papier... jamais effondrement pareil ne s'était vu dans le monde ! D'autant plus que cela éclatait après un régime formidablement militaire, après un règne où on n'entendait parler que de guerres, d'armements, de parades et de revues...

Or, aujourd'hui que gouverne le doux Alexandre, Alexandre, l'homme de la paix, de la conciliation, de la liberté relative... le jour où il faut faire appel aux armes, on trouve de vraies forteresses, de vrais canons, de vrais boulets, de vrais soldats... et d'un bout à l'autre de l'Empire la mobilisation s'accomplit dans des conditions inespérées.

Seulement, un tel contraste a eu des conséquences singulières. A la hâte de ce règne nouveau, on a jugé le règne précédent. Les Russes ont commencé à se regarder et à se dire : "Mais au fait, qu'a-t-il donc accompli, notre grand empereur Nicolas ?" Il a bâti des églises, ébauché des projets de réformes, conseillé l'émancipation, surtout il a passé des revues, surveillé des parades, changé des costumes... mais enfin, que reste-t-il de son œuvre ?... que reste-t-il de ces trente années ?

Et alors on s'est aperçu de ceci : chose étrange, unique dans l'histoire, la haute stature de cet homme, sa beauté incomparable, la puissance de son regard, avaient trompé la Russie et l'Europe pendant un quart de siècle ! On avait cru voir un grand souverain, un véritable homme d'Etat là où il n'y avait qu'une volonté aveugle, un entêtement sans raison, une énergie sans but.

Quand, par exemple, on lui soumettait les plans du chemin de fer de Pétersbourg à Moscou, chemin qui devait desservir certaines villes, éviter les marais, il déchirait les plans, et traçant une ligne droite avec son ongle, il disait : "Faites ainsi..." Au point de vue des services publics, au point de vue des finances, cela constituait un chemin de fer absolument fou, mais comme il l'ordonnait d'un geste superbe, on s'inclinait avec adoration.

Quand ensuite on le suppliait de commencer une voie ferrée de Moscou à Sébastopol, et d'établir partout des télégraphes, il secouait la tête en murmurant : "Je n'aime pas beaucoup ces inventions modernes." Il est certain que ces inventions modernes auraient sauvé son armée en Crimée, mais comme il répondait cela en vous foudroyant du regard, on admirait toujours.

Et il a fallu longtemps pour se rendre compte ! Lors de mon dernier séjour en Russie, on n'osait pas encore réfléchir ; son ombre seule terrifiait les esprits.

On se plaisait à rappeler ce qu'il y avait de vraiment chevaleresque dans son caractère : par exemple, les épisodes du commencement du règne : quand une fois, entendant l'émeute qui grondait, il saute seul à cheval, rencontre une bande égarée, l'arrête du geste et lui crie : "Vous vous trompez de route, par ici ce sont les fidèles, là-bas sont les révoltés... allez-y !" Quand à une autre insurrection il s'élançait au milieu des conjurés et leur crie : "A genoux, à genoux, malheureux, et demandez pardon à Dieu avec moi." Après quoi, tous tombent à genoux et se mettent à prier autour de leur czar.

Mais aujourd'hui, c'est fini ; le charme est rompu. "C'est, dit-on, le règne le plus vide de toute l'histoire russe." Cela fait trente années perdues ! Ah ! si Alexandre II avait succédé à Alexandre Ier, comme notre Russie serait plus grande ! Et combien notre czar a eu de mérites d'accomplir de si grands progrès en si peu d'années !

Si j'insiste sur cette situation, c'est qu'elle seule devrait nous convaincre que la Russie ne pouvait plus désirer la guerre, et que, sans la surexcitation religieuse, elle ne s'y serait jamais résignée. Croire que c'est par ambition qu'elle a pris les armes, est une absurdité !

CHARMANT

Me. Marie et Me. Crémieux plaident un procès considérable devant la cour de Limoges. Me. Marie avait occupé toute une audience, sa plaidoirie avait été fort remarquable et avait produit un grand effet sur le nombreux auditoire qui garnissait la grande salle. Le lendemain, Me. Crémieux entra dans le barreau lorsque la cour venait de prendre séance. La foule était immense : l'évêque et le haut clergé, le général commandant la division, les officiers supérieurs et les officiers, tout ce que la ville renfermait de personnes marquantes, avaient envahi l'auditoire ; et, entre l'estrade occupée par les magistrats, l'espace réservé avait été livré aux dames, en grand nombre, dont la réunion était fort curieuse d'entendre l'avocat. M. le premier président Tixier la Chapelle, au milieu d'un profond silence, dit : " Me. Crémieux, vous avez la parole." Me. Crémieux ne se levait pas de son banc. Que se passait-il ?

Laissez-moi mettre dans sa bouche le récit de ce curieux incident comme nous l'avons entendu nous le raconter : " J'avais entendu le président, et j'allais commencer, lorsque je m'aperçus que je n'avais pas une pensée pour mon exorde, et qu'après le mot : Messieurs, je ne trouvais plus rien à dire. J'étais consterné. Je courbai la tête sous mon banc ; j'avoué me dit : " Que cherchez-vous ? " Je cherchais mon exorde. Vous comprenez que je ne lui répondis pas ; mais, tout à coup, mon esprit s'ouvrit, le commencement de ma plaidoirie était trouvé. " M. Crémieux, me dit le premier président, je vous as donné la parole. " Je m'inclinai, je me levai et je dis :

" Messieurs, un trait de la vie d'Henri IV me revient à la mémoire et je veux vous le conter. " Cette entrée en matière excita tout à la fois un grand étonnement et une vive curiosité. J'étais sauvé.

" Je continuai ainsi : " Le bon roi se trouvait à Rouen. Il apprit que le lendemain une grande cause se plaiderait à la grand-chambre du Parlement. Il n'avait jamais vu l'audience, il voulut assister à ce débat. Donc, vous pouvez vous faire une idée du mouvement immense qui régnait dans la ville. Quel auditoire, messieurs ! Le chef du clergé et ses assesseurs les plus élevés, l'armée dans ses chefs, les citoyens l'élite de la cité, la foule qui avait réussi à pénétrer dans le prétoire : c'était beau à voir ; et, comme on savait que la vue des dames était pour le roi Henri un attrait ravissant, M. le premier président avait placé entre les magistrats et la barre, une délicieuse couronne de jeunes femmes, qui jetaient dans le tableau leur éclat et leur parfum. (Un vif mouvement se manifesta dans la salle, l'avocat reprend :)

" Quand le roi eut pris place et que le Parlement se fût assis, la parole fut donnée à l'avocat de l'appelant. C'était un avocat fameux, éloquent, plein de savoir, intelligence rare, orateur distingué, le Marie de l'époque. (A ce compliment inattendu, adressé à son confrère qui avait été si admiré la veille, l'avocat fut interrompu par un long murmure d'approbation.) Il continua ainsi :

" Il plaida vaillamment, il développa sa cause pendant toute une audience et charma ses auditeurs, si bien que le roi se prit à dire : — Eh ! messieurs, la cause est gagnée. — Sire, dit le premier président, Votre Majesté n'a pu entendre l'avocat de l'adversaire. — A demain, reprit le roi ; je suis curieux de savoir ce qu'il pourra trouver. " Le lendemain, le roi présent et l'assemblée merveilleusement attentive, l'avocat de l'intimé prit la parole. Plaïda-t-il bien ? plaïda-t-il mal ? Je ne puis, moi, rien affirmer (ou rit) ; mais il avait le bon procès, le droit et l'équité soutenaient sa cause : animé par le talent de son confrère, il se surpassa peut-être ; si bien qu'à peine eut-il fini, le roi se lève :

— Ventre-saint-gris ! messieurs, leur dit-il, il faut que vous soyez gens bien éclairés, bien savants et bien honnêtes, pour juger et prononcer. " Tel fut, nous disait M. Crémieux, cet exorde qui m'était arrivé si heureusement, quand je ne savais comment j'allais entamer ma plaidoirie. Il fut très-bien accueilli, et peut-être ne fut-il pas sans influence sur le gain de mon procès. Croyez-moi, c'est une bonne chose que de bien disposer les juges.

LES BANDITS AU TEXAS

Extraits d'une lettre d'un voyageur à un journal américain :

" C'est ici la région des bandits du Texas. Les vols de diligence et de voyageurs y sont d'occurrence journalière. On n'a jamais rien vu de semblable dans l'histoire des Etats-Unis. Un homme seul a dévalisé la diligence de Waco à Galesville, qui était pleine de voyageurs ; puis une seconde diligence, près de Bolton ; puis une troisième, allant de McDade à Bastrop ; puis celle d'Austin à Lohart, et le même jour celle de San Antonio à Austin. Deux jours après, ce voleur émérite a été arrêté à Luling, muni de l'argent et des lettres chargées dont il ne s'était pas encore défait. Nous avons organisé un grand jury à son intention spéciale, et il va être jugé et condamné promptement.

" Hier, la diligence de Cleburn à Fort Worth a été dévalisée par deux hommes. Leur butin n'a pas été grand, mais il y avait six voyageurs, qui se sont empressés de remettre le peu d'argent qu'ils avaient, sans seulement songer à la résistance.

" Le pis est que les brigands audacieux sont l'objet d'une grande admiration. Toutes les sympathies du public leur sont acquises. Jamais shérif ne s'avise d'essayer de les arrêter. Il est impossible de décider les citoyens à les poursuivre. Après chaque nouvel exploit, chacun semble se dire : " Voilà un brave camarade. Je suis aise qu'il ait fait un bon coup. " " Le gouverneur Hubbard a offert une récompense pour l'arrestation des auteurs du dernier vol, et je suis convaincu qu'il montrera plus d'énergie que son prédécesseur. Nous avons une petite force de police, mais elle est tellement disséminée que le délai nécessaire pour la réunir laisse amplement le temps aux voleurs d'aller dans quelque autre section de l'Etat ou dans le territoire indien.

" Un voleur de chevaux n'aurait pas de chance ici, et nos bandits ne s'abaisseraient pas à voler un cheval ; mais tant qu'ils se bornent à assassiner des hommes pour les dévaliser, ils passent pour de braves et nobles compagnons. "

REVUE DE LA SEMAINE

Aucun événement important en Orient. Les Russes ont continué à traverser le Danube. Les trois quarts de l'armée d'invasion sont maintenant établis dans la Dobrudscha et dans la province de Routschouk. Le Czar lui-même doit traverser le fleuve ces jours-ci, et rejoindre les quartiers-généraux du grand-duc Nicolas. Le Czarovitch a été nommé gouverneur de la Dobrudscha. Il n'y a pas eu de bataille sérieuse. Les Turcs attendent l'ennemi au pied des Balkans ; ils lui ont livré la plaine presque sans coup férir. En Asie, les Russes continuent à retrahir. Ils sont revenus aux frontières, battus et découragés.

Voici les principales dépêches de la semaine : Berlin, 9.—Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche se rencontreront lundi prochain au château d'Helbrun, à Salsbourg. Bucharest, 9.—Le Czarovitch a été nommé commandant de Dobrudscha ; le grand-duc Nicolas commandera le centre et le prince de Roumanie la droite de l'armée d'invasion. Rome, 9.—Le Pape jouit d'une bonne santé. Il a dit la messe hier et il a donné trente audiences samedi.

Erzeroum, 8.—Les Russes ont définitivement levé le siège de Kars. Il est impossible que, même dans le cas où des renforts leur seraient expédiés, les Russes puissent renouveler cette année avec succès la campagne d'Asie.

Londres, 9.—Le Times, dans un éditorial, dit que l'Autriche ne doit pas tarder à occuper la Bosnie. Les Turcs préféreraient abandonner ce pays que de se voir exposés à entrer en hostilité avec l'Autriche. Saint-Petersbourg, 9.—D'après les rapports officiels, la retraite des Russes en Asie n'est pas attribuable aux soulèvements dans le Caucase, mais à leur infériorité numérique dans cette région. Les généraux russes avaient été trompés sur la force des Turcs dans l'Asie Mineure.

La retraite du général Tergusloff a été si précipitée qu'il a été obligé de laisser derrière lui des canons qu'il a cachés dans les crevasses des rochers. Londres, 11.—La flotte anglaise à Besika est actuellement composée de 24 vaisseaux de ligne. La force de cette flotte est de 150 canons et de 7,000 à 8,000 hommes. Des dépêches spéciales d'Asie disent que le 28 juin, dans le district d'Ardamarch, les Russes ont pillé onze villages et tué cinquante personnes.

Erzeroum, 10.—Il est officiellement annoncé que l'aile droite russe a été repoussée sur la frontière turque, chaudement poursuivie par Ismail Pacha.

Constantinople, 8.—La Porte a communiqué aux Puissances un protêt accusant les Russes d'avoir commis d'horribles atrocités en Europe et en Asie. Londres, 14.—Le marquis de Salisbury a offert sa démission comme membre du cabinet anglais, mais on n'a pas voulu accepter sa résignation.

Les journaux des villes de l'intérieur sont fortement opposés à une intervention dans la guerre d'Orient.

Saint-Petersbourg, 14.—L'armée de Caucase doit recevoir des renforts, et s'il est nécessaire, ces renforts seront pris dans l'armée de l'Asie Centrale. Il est question d'une seconde invasion de l'Arménie ; on la commencera par la prise de Batoum et la suppression de la révolte des Circassiens.

Londres, 14.—Une dépêche de Péra mande que les Russes ont été attaqués simultanément par Osman Pacha à Plevona, et par Alimed Eyoub Pacha à Monaster. Le combat a duré pendant toutes les journées de jeudi et vendredi derniers.

La victoire est définitivement restée aux Turcs. FRANCE

Paris, 9.—Le Moniteur, organe semi-officiel, dit que les ministres ne se prêteront pas à une restauration bonapartiste.

Paris, 10.—M. Rouher et quelques membres influents du parti bonapartiste sont partis pour Chislehurst, où ils doivent avoir un caucus.

Paris, 14.—Les élections auront lieu vers le 14 septembre et le second tour du scrutin le 30. Les Chambres se réuniront le 8 octobre. Il y a 230 bonapartistes, 176 légitimistes et 117 orléanistes parmi les candidats officiels.

Paris, 15.—On dit que l'Autriche se propose d'ouvrir des négociations pour la paix dès qu'une action décisive aura été faite sur les bords du Danube.

VARIÉTÉS

La guerre d'Orient racontée en vers :

Ils étaient quatre
Qui voulaient se battre ;
Le premier disait :
Ça ne me regarde pas ;
Le deuxième disait :
Je ne m'en mêle pas ;
Le troisième disait :
Je ne commence pas ;
Le quatrième disait :
Je ne me bats pas,
Mais ça n'empêche pas
Qu'ils étaient quatre
Qui voulaient se battre, etc.

—A propos de la guerre. On est au cercle, et chacun émet son opinion.

—Moi, dit un de nos rédacteurs, quelque horrible qu'elle soit, j'admets parfaitement la guerre, mais à condition qu'elle sera loyale. Par exemple, deux souverains vont entrer en lutte ; c'est une affaire d'honneur comme une autre, et de même que pour un duel on mesure les épées, on égalise absolument les chances, il faudrait, en cas de guerre, que les rois et les empereurs ne missent sur pied qu'un nombre égal de combattants pourvus d'armes de même portée. Si l'un a 400,000 soldats et si l'autre n'en a que 200,000, le premier devra réduire son effectif de 200,000 ; cela fait, ils adresseraient leurs prières à Dieu et combattraient pour le mieux de leur honneur et de leur bon droit. Ce qui serait plus juste encore, ils rangeraient leurs soldats en bataille, sortiraient tous les deux des rangs et, l'épée à la main, videraient leur querelle sans priver tant de pères et de mères de leurs enfants.

—Très-bien, répondit à notre collègue un assistant, ce que vous dites là est bel et bon, mais je parie que vous n'oseriez pas l'insérer dans votre journal.

Nous avons relevé le défi, et voilà pourquoi on lira aujourd'hui dans nos échos cette petite tirade philosophique.—Figaro.

Une dame très-distracte entre dans un de ces grands magasins où l'on vend, sous prétexte de nouveautés, des objets de toute sorte, depuis le mouchoir de poche jusqu'à l'ameublement complet.

Madame demande un pliant (pour la campagne) et, en même temps, un chapeau orné de fleurs variées.

On apporte les objets.
—Peut-on essayer ? fait la dame distraite.
—Parfaitement.
Aussitôt la cliente met le pliant sur sa tête et s'assoit sur le chapeau.
Tableau !

L'esprit inventif des voleurs anglais a trouvé moyen d'exploiter même le désir des femmes pour le mariage.

En 1876, un nommé Wilkins, soi-disant médecin, fit insérer dans un journal de Manchester une annonce où il demandait une dame pour tenir sa maison avec l'espoir de l'épouser. Une veuve, Mme Lawford, répondit à l'annonce et entra en relation avec Wilkins. Ils parurent se convenir ; mais Wilkins, disant qu'il avait des biens en Amérique, fit à sa fiancée un emprunt de 1,125 francs pour payer son voyage de nocce de l'autre côté de l'Atlantique, acheter des instruments, etc. La veille du mariage il disparut. Mme Lawford n'entendit plus parler de lui. La semaine dernière, elle remarqua dans le même journal de Manchester une annonce analogue à celle à laquelle elle avait répondu en 1876. Elle y répondit en déguisant sont écriture, son nom et son adresse. La réponse était signée " Docteur Wilkins. " Après avoir encore reçu deux lettres, Mme Lawford les communiqua à la police et le prétendu docteur fut arrêté.

On trouva chez lui un numéro du *Matrimonial News*, journal d'annonces de mariages et un grand nombre de lettres qui font croire que le vol au mariage était une industrie chez le prévenu.

Pensée d'un vieux moraliste : Singulier pays que le mariage. Les étrangers ne demandent qu'à y entrer, et les indigènes qu'à en sortir.

UN DRAME PARISIEN.—Un jeune homme de vingt-cinq ans, M. Alexis de P... rentier, entretenait depuis quelque temps des relations avec une femme mariée, Mme G... Leurs relations avaient lieu ordinairement dans une maison de la rue de la Paroissiererie. Le 5 juin, vers dix heures, Mme G... fut prise soudainement d'un étourdissement. M. de P... chercha à lui donner des soins, mais sans résultats. Il envoya chercher M. le docteur Astruc, qui ne put que constater la mort. Mme G... avait succombé à une affection du cœur. M. Leclerc, commissaire de police, immédiatement prévenu, fut obligé de dresser procès-verbal et de faire

avertir le mari. A cette nouvelle, M. Alexis de P... rendu fou par la terreur et la crainte que lui inspirait le mari outragé, prit la fuite. On ne l'a pas revu chez lui et on ignore s'il s'est suicidé ou s'il s'est sauvé à l'étranger.

CALEMBOURGS MILITAIRES.—J'apprends que les moniteurs turcs gênent les Russes. C'est pourquoi ceux-ci veulent qu'ils s'écartent. Je tiens aussi de bonne source (celle de Vichy) que la Grèce n'attend plus que les grandes chaleurs pour foudroyer plus facilement sur les derrières des Turcs.

P...—Le Danube a failli sortir de nouveau de son lit—probablement à cause du bruit du canon qui l'empêchait de dormir.

L'HOMME QUI COUVE.—Histoire vraie, et, je vous en prévient, un peu décolletée ; mais bah ! il fait si chaud !

La scène se passe au Jardin zoologique du bois de Boulogne. Un garçon nouvellement admis comme gardien faisait preuve d'une naïveté profonde qui n'échappa point à ses camarades, et voici le tour qu'on vient de lui jouer.

Notre nouveau, qui répond au doux nom de Bridajou, entré depuis huit jours à peine, était voué au service des volatiles. Un gardien chevronné, chargé de le mettre au courant de la besogne, lui tint l'autre jour ce langage :

—Ah ça ! Bridajou, vous savez : c'est aujourd'hui pleine lune ; on couve ?

—Hein ?
—On couve.
—Qui ça ? les bêtes ?
—Et non, les gens ; vous, moi, tout le monde.

—Ah mais, par exemple, je n'ai jamais vu ça, dit Bridajou.

—Il n'y a pas de mais, dit l'ancien : d'abord est-ce que vous avez jamais vu tout ce qu'on voit ici, des chameaux, des autruches, des pélicans, des oiseaux de la Chine et du Japon ?

—Non, certes, dit Bridajou.

—Alors, camarade, faut pas vous étonner. Ici, c'est une collection de bêtes pour les savants, ce n'est pas comme dans vos campagnes. Vous pensez si Bridajou ouvrait des oreilles ! — Ah bien ! les savants sont bien drôles tout de même, répétait-il, avec leurs inventions ! — Enfin c'est comme ça, dit l'ancien. Tout le monde y passe ; chacun son heure ; seulement, l'usage veut que le dernier venu prenne la faction à l'heure du déjeuner, comme corvée.

Bref, à l'heure du repas, mon Bridajou met les bouchées doubles, ne met qu'une demi-heure au lieu d'une heure et demie, et revient fidèlement se soumettre à la consigne. L'ancien, qui le guettait, le fait entrer dans une des volières où il avait préparé un panier garni de foin sur lequel était placée une douzaine d'œufs.

—Ah ! vous voilà, fit-il, en voyant Bridajou, vous venez me relever ; il n'était pas trop tôt, je commençais à m'ennuyer. A votre tour, ôtez votre culotte.

—Pourquoi faire ?
—Mais dame ! pour couvrir.
—Pas possible ?
—Comment, pas possible ; et vivement encore !

Bridajou s'exécute donc, et le voici installé sur le panier le plus gravement du monde, sous la surveillance de l'ancien. Celui-ci alors se ravisant :

—Ah ! au fait, vous savez en raison de la corvée, le directeur paye le tabac ; on a quatre sous à fumer, les voici.

Bridajou, prenant son parti en brave, bourre sa pipe, l'allume, tandis que l'ancien prend sa fuite pour ne pas lui rire au nez.

On devine que tous les camarades étaient dans la confidence ; vous jugez s'il y eut des allées, des venues et surtout des gorges chaudes derrière une porte vitrée de la volière par où l'on voyait le spectacle.

Enfin, Bridajou était là depuis trois bons quarts d'heure, toujours couvant et toujours fumant, quand le gardien-chef vint à passer. Celui-ci n'était pas du complot et n'en pouvait croire ses yeux.

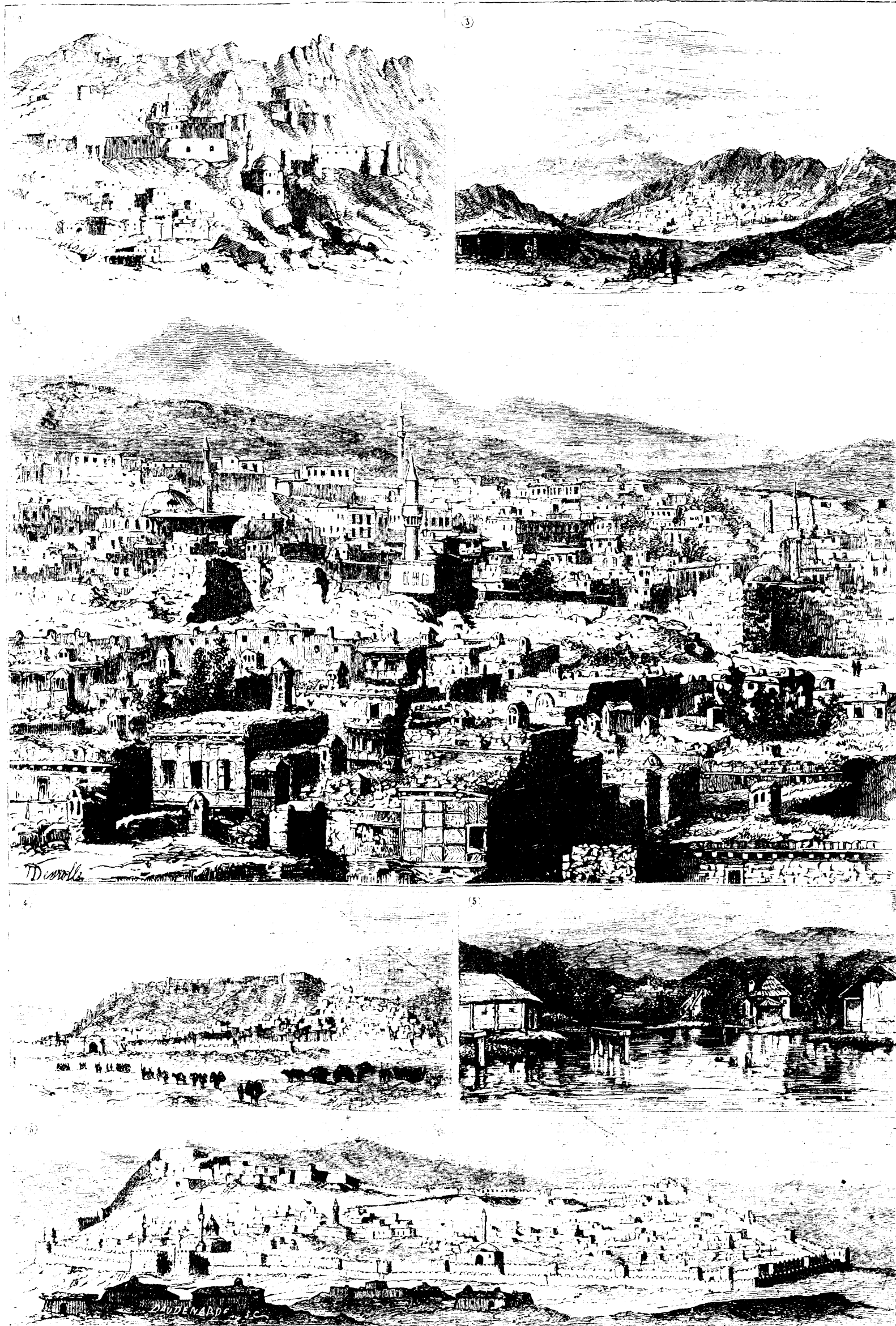
—Qu'est-ce que vous me faites-là ? dit l'homme gradé.

—Je couve.
—Comment ?
—Je couve, donc !
—Mâtin d'imbécile ! voulez-vous bien vous sauver !

Et, saisissant un balai, il se mit à houspiller Bridajou, qui n'eut que le temps de rattraper sa culotte et court encore.

Si vous allez au Jardin d'acclimatation, ne demandez pas à Bridajou si c'est bientôt la pleine lune.

" Il n'est pas nécessaire que vous ayez un seul cheveu blanc sur votre tête," comme disent ceux qui font usage du Rénovateur Parisien de Luby pour la chevelure, car c'est indubitablement la meilleure préparation pour la tête qui soit connue, et un article indispensable sur la table de toilette. Lorsque vous vous servez de cette préparation, vous n'avez besoin ni d'huile ni de pomate ; les propriétés balsamiques qu'elle contient activent la croissance des cheveux, nettoient la peau et laissent la tête fraîche et exempte de toute saoulerie. On peut se le procurer au Medical Hall et dans toutes les autres pharmacies en grandes bouteilles de 50 centins chaque. Devius et Bolton, pharmaciens, Montréal, ont été nommés seuls agents pour le Canada



1. Vue d'Erzeroum et des fortifications nouvelles du côté du Paian-Teuken Dagh. 2. Vue générale de Bayazid et du mont Ararat. 3. Vue du château de Bayazid.
4. Sur la rivière, à Souchnoum-Kalé. 5. Hassan-Kaie, point stratégique sur la route de Kars à Erzeroum, dans la vallée de l'Araxe. 6. Vue de Kars du côté S.-E. incendié récemment par les Russes.

FAITS DIVERS

Mgr. Racine est attendu à Québec le 21 du courant, de retour de son voyage d'Europe.

Outre Sir J. Fergusson, on mentionne le nom du duc d'Argyle comme celui du successeur de lord Dufferin.

Son Excellence le Gouverneur-Général ne partira probablement pas avant le 1er août pour Manitoba.

Son Excellence Mgr. Conroy est arrivé samedi soir à Montréal, de retour de sa visite dans le Haut-Canada.

Deux oiseaux de proie ont attaqué un nègre dans un de bois de Lexington, et il a dû opérer des prodiges de force pour ne pas leur laisser sa peau.

LES ZOUAVES ET LE CAPITAINE SIMMONS.—A la suite de l'enquête faite par les directeurs de la Compagnie de Navigation de la Rivière-Ottawa sur les troubles qui ont eu lieu à bord du vapeur Queen Victoria, entre le capitaine Simmons et les Zouaves Pontificaux, ces messieurs ont décidé ce qui suit :

10. Ils considèrent que les Zouaves ont eu tort de ne pas demander au capitaine la permission de hisser leur drapeau ;

20. Que le pilote Cousineau a dépassé son autorité en donnant une telle permission ;

30. Que le capitaine seul a droit de voir à l'arrangement des drapeaux ;

40. Les directeurs sont d'avis que le capitaine a agi durement et sans discernement en descendant le drapeau sans en avertir le chef des Zouaves, mais sa conduite ne pouvait justifier l'assaut qui a été fait sur lui.

Ils considèrent que l'action du capitaine a été inspirée par le désir de maintenir sa légitime autorité. Le capitaine Simmons est averti d'agir à l'avenir avec modération et douceur à l'égard des passagers.

Les directeurs exonèrent les Zouaves de l'accusation d'avoir manqué de respect au drapeau national. Ils concluent en annonçant leur intention de ne plus dorénavant accorder la permission d'arborer des drapeaux.

Cette décision est signée par MM. R. W. Shepard, J. J. Gibb, G. W. Schneir et G. W. Simpson.

TUÉ PAR UNE SENTINELLE.—La garde des armes déposées dans les vieilles casernes de l'artillerie, avait été confiée, la veille du jour des Orangistes, à un détachement de la compagnie No. 2 du 65ème bataillon de carabiniers Mont-Royaux, sous le commandement du capitaine-adjutant Hébert, avec instruction de les protéger contre toute tentative qui serait faite de les enlever pour la journée du 12. Frank Fitzpatrick, âgé de seize ans, agissant comme sentinelle dans la cour des casernes, vers deux heures et demie, mercredi après-midi, le 11 courant, lorsqu'il fut insulté par cinq ou six voyous appartenant à la bande du Cheval Noir.

UNE RELIGIEUSE AGÉE DE 125 ANS.—On lit dans la Correspondencia de Murcie (Espagne) que dans le couvent des Capucines de cette ville, il y a une religieuse de cent vingt-cinq ans. Elle se porte très-bien, suit la règle de la communauté ; se lève tous les jours par tous les temps, à minuit, comme les autres religieuses, et fait tous les exercices de son ordre.

Quelques échos des bains de mer. Entre un habitué d'un restaurant et le maître d'hôtel : —Un petit goût, votre poisson ! —Vous savez ! la saison des bains, ça sent un peu le monde.

Au Casino de Trouville : Survient une dame outrageusement décolletée. —Comment, s'écrie un baigneur d'un air tout troublé... nous sommes déjà en 1878 ? —Pourquoi ? —Dame !... Puisque voilà l'Exposition universelle.

Au même Casino, le soir, à la sortie, un joueur en accoste un autre. —Monsieur, j'ai acquis la certitude que vous êtes un grec. —Monsieur ! —Ne vous emportez pas !... Je viens vous proposer de nous associer.

Le 15 de ce mois, Mme Gorgen et ses enfants sont partis, comme ils le faisaient chaque année à cette époque, pour passer la saison chaude à Breslau, dans l'hôtel Gieste. Jeudi dernier, un ami de la famille a été informé que Michael Gorgen, arrivé depuis quatre jours par le

Perrine, était enfermé au Castle Garden. Il y est allé et a trouvé en effet Michael Gorgen, qu'on était sur le point d'envoyer à l'asile des aliénés. Pendant la traversée, il avait eu des accès de folie furieuse et essayé d'étrangler un autre voyageur. On avait eu beaucoup de peine à se rendre maître de lui, et après l'arrivée du steamer on l'avait remis entre les mains des commissaires d'émigration, qui, n'ayant pu obtenir de lui aucune réponse raisonnable touchant son nom, sa résidence, etc., étaient très-embarrassés d'avoir sur les bras cette aliéné inconnu, et allaient, comme nous l'avons dit, l'envoyer à l'asile, quand il a été réclamé par l'ami qui avait appris par hasard son arrivée.

Mme Gorgen, remarquant que son mari n'avait sur lui ni argent, a supposé que quelqu'un avait abusé de sa malheureuse condition d'esprit pour lui voler ces objets, soit à bord du steamer, soit au Castle Garden, et samedi dernier elle est venue à New-York pour se renseigner à cet égard. Elle n'était pas sans inquiétude de laisser ses enfants sous la garde de leur père, dont le cerveau était évidemment détraqué, mais avant de partir elle a recommandé instamment aux propriétaires de l'hôtel Gieste de veiller sur eux pendant son absence.

Dimanche matin, vers 11 heures, Michael Gorgen a lavé et peigné avec soin deux de ses enfants, leur a fait prendre leurs plus beaux vêtements et les a menés promener. A deux heures de l'après-midi, le petit garçon est rentré seul, et peu après le père est revenu à son tour, seul aussi. On lui a demandé ce qu'était devenue sa petite fille, Minnie, qui était âgée de 4 ans et demi, et il a répondu d'une façon incohérente.

On a pressenti tout de suite un malheur, et des recherches ont été faites dans tout le voisinage. La population entière du village était sur pied, et nul n'apportait plus d'ardeur que l'aliéné lui-même à battre les bois et à fouiller les broussailles. Le dimanche et le lundi, aucun résultat n'a été obtenu. Le mardi, les enfants de l'école publique ont reçu congé pour leur permettre d'aider aux recherches. Ce jour-là, à 2 heures de l'après-midi, le corps de la petite Minnie a été trouvé au pied d'un buisson, à un quart de mille de l'hôtel. Il était recouvert de feuilles, et sa découverte a été due uniquement à l'odeur qui s'échappait du cadavre en décomposition.

Arrêté et mis en présence du corps de sa petite fille, Michael Gorgen n'a manifesté aucune émotion. Il a répondu tranquillement qu'il l'avait étranglée, et que comme elle n'était pas tout à fait morte il lui avait enfoncé à diverses reprises un couteau dans la tête. Puis il avait enfoui le corps sous des feuilles. Quand on lui a demandé la raison de ce crime contre nature, il a haussé les épaules.

Une enquête a été faite par le coroner Preston, d'Amityville. Le prisonnier a comparu devant les jurés et a répondu à leurs questions qu'il n'a jamais tué personne, qu'il n'a jamais eu d'enfant du nom de Minnie et que ses deux seuls enfants sont vivants et en Europe.

Le jury a rendu le verdict suivant : " Nous trouvons que Minnie Gorgen a été malicieusement et délibérément tuée et assassinée par Michael Gorgen, son père, le 24 juin 1877."

A la suite de ce verdict, l'aliéné a été écroué dans la prison de Riverhead, et il a même été question un instant de le lyncher. Ce malheureux sera sans doute examiné par une commission de médecins, et il n'est pas douteux que leur verdict établira le fait—entièrement négligé par celui du jury de coroner—qu'il n'est pas responsable de ses actes.

UNE RELIGIEUSE AGÉE DE 125 ANS.—On lit dans la Correspondencia de Murcie (Espagne) que dans le couvent des Capucines de cette ville, il y a une religieuse de cent vingt-cinq ans. Elle se porte très-bien, suit la règle de la communauté ; se lève tous les jours par tous les temps, à minuit, comme les autres religieuses, et fait tous les exercices de son ordre. Les austérités de la vie claustrale ne sont donc pas aussi meurtrières que la libre pensée le prétend.

Entre un habitué d'un restaurant et le maître d'hôtel : —Un petit goût, votre poisson ! —Vous savez ! la saison des bains, ça sent un peu le monde.

Au Casino de Trouville : Survient une dame outrageusement décolletée. —Comment, s'écrie un baigneur d'un air tout troublé... nous sommes déjà en 1878 ? —Pourquoi ? —Dame !... Puisque voilà l'Exposition universelle.

Au même Casino, le soir, à la sortie, un joueur en accoste un autre. —Monsieur, j'ai acquis la certitude que vous êtes un grec. —Monsieur ! —Ne vous emportez pas !... Je viens vous proposer de nous associer.

A la police correctionnelle : Le président.—Accusé, vous êtes condamné aux frais.

—Mon président, en ce temps de chaleur tropicale, c'est bien aimable de votre part !

Un officier, se promenant dans la chambrée, aperçoit un soldat qui bouche les oreilles, avec ses mains, à un de ses camarades, pendant que ce dernier lit tout haut une lettre.

—Que fais-tu donc là ? demande à ce dernier l'officier intrigué.

—Pour ça, mon lieutenant, que je lis à Pitou, qui ne sait pas lire, une lettre de sa payse.

—Et toi, Pitou ?

—Que je bouche les oreilles à mon ami, parce que je veux bien qu'il me lise la lettre de ma payse, mais que je ne veux pas qu'il sache ce qu'il y a dedans.

L'AURÉOLE D'UNE JEUNE MARIÉE.—Durant la journée de samedi, un coiffeur de Levallois, le sieur Prud'homme, chargé de coiffer, le matin de la nocce, une jeune femme qui épousait l'un de ses amis, eut l'idée de lui enduire les cheveux d'une préparation phosphorée.

Pendant le jour, tout alla bien. La mariée sentait un peu l'allumette chimique, mais personne ne reconnut d'une façon bien distincte le parfum spécial.

La nuit vint. Horreur ! Le malheureux Gureau—il s'appelle Gureau—jeta un cri étrange. La tête de sa femme paraissait en feu sur l'oreiller. On eut dit qu'elle était entourée de quelque infernale auréole à la lueur livide.

Quand on accourut, on trouva le mari sans connaissance.

La jeune femme ayant allumé la bougie, on ne devina pas ce qui s'était passé, et ce ne fut que deux heures après qu'on se l'expliqua, quand le mari, revenu à lui, put raconter son aventure.

Prix du Marché de Détail de Montréal.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, Farine de blé d'Inde, Sarrasin, and various grains.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, Oignons par treasse, Asperges, par paquet, Laitue, par pied.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Laiterie items like Beurre frais, Beurre salé, Fromage à la livre.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Volailles items like Dindes (vieux/jeunes), Oies, Canards, Poultes, Poulets.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Gibiers items like Canards sauvages, Pigeons domestiques, Perdrix, Tourtes.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Viandes items like Bœuf, Lard, Mouton, Agneau, Lièvres.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Divers items like Sucre d'érable, Sirop d'érable, Miel, Café, Haddock, Saïndoux, Peaux.

Marché aux Bestiaux

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Bœuf, Vaches, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes Foin, Paille.

LE PHOSFOZONE

contient les composés les plus précieux de Phosphore et d'Ozone. On reçoit des certificats de toutes parts. Le PHOSFOZONE se vend bien. C'est le tonique favori des dames. JAMES HAWKES, Pharmacien de la Place d'Armes, Montréal.

LES ÉCHECS

Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

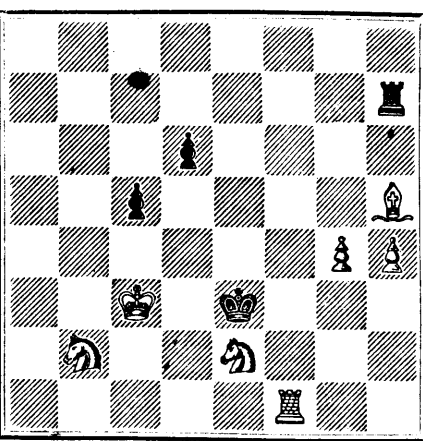
Solutions justes du problème No. 36 : MM. Z. Delaunais, H. M., Québec ; A. C., Saint-Jean ; J. E. Giroux, J. L. P., M. Toupin, Dr. D., P. O. Giroux, Montréal ; L. O. P., Sherbrooke ; N. P., Sorel.

Solutions justes du problème No. 37 : MM. J. A. Casson, Northampton, Mass. ; L. O. P., Sherbrooke ; N. P., Sorel ; Z. Delaunais, H. M., Québec ; A. C., Saint-Jean ; P. O. Giroux, Dr. D., M. Toupin, J. L. P., J. E. Giroux, Montréal.

Nos remerciements à M. Z. Delaunais, Québec, pour l'envoi d'un problème.

PROBLÈME No. 40.

Composé par L. O. P., Sherbrooke. Noirs.



Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 36.

Blancs. Noirs. 1 D 8e F R échec 1 R 3e F D 2 T 2e F D échec 2 P prend T 3 F 2e C R échec et mat.

PROBLÈME No. 41.

Blancs. Noirs. 1 R 4e T R 1 R 1er F R 2 D 5e T R 2 D 5e C D 3 T 2e T R 3 T 1er C D 4 F 1er T R 4 F 6e F D 5 C 5e F D 5 C 1er T R 6 P 6e U 6 C 5e D 7 P 2e C R, 2e T R et 7e C D

Les blancs jouent, font échec et mat en 5 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No. 37.

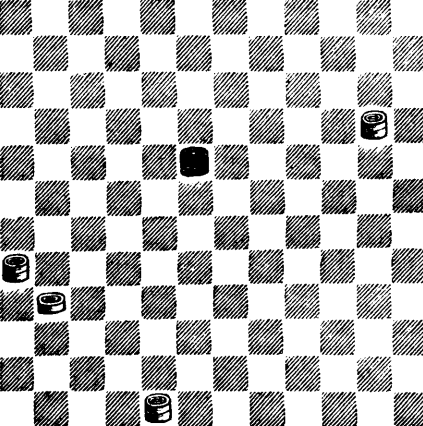
Blancs. Noirs. 1 D pr. P échec 1 F 4e C R 2 F 3e F R échec 2 R pr. F 3 D pr. C échec 3 R 6e R 4 D 4e R échec 4 R 7e F R 5 D 2e R échec et mat.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 82

NOIRS



Les Blancs jouent et gagnent

Comme la solution du problème No. 80 est très-longue, et que le coup, d'ailleurs, n'est pas bien bon, nous laissons sous silence ; en revanche, nous donnerons la semaine prochaine, deux problèmes, qui seront très-compliqués.

MARIAGE

A Détroit, Michigan, le 11 du courant, dans l'église Sainte-Anne, Joseph-David-Arthur Déziel, 6er., conduisait à l'autel Mlle Marie-Elmire Lacroix, seconde fille de Henri Lacroix, 6er., bourgeois. Le Rév. Messire Ls.-Anselme Déziel, de Lévis, P. Q., frère du marié, donna la bénédiction nuptiale aux époux, qui sont partis le même jour pour Québec.

Oh ! que les temps sont durs !
Les ouvriers n'ont point d'ouvrage !

IL Y A MOINS D'ARGENT QUE JAMAIS !

PERSONNE N'ACHÈTE !

Les Marchands se tirent les cheveux de désespoir !

QU'ALLONS-NOUS DONC DEVENIR ?

S'il ne faut pas se laisser mourir, il ne faut pourtant pas laisser mourir les autres. C'est pourquoi la maison si populaire de

A. PILON & CIE.

Vient de faire des réductions énormes sur toutes les marchandises du printemps et d'été qui lui restent, afin de pouvoir venir en aide au public, et pour faire place à l'importation de l'automne. Inutile de garder des lots immenses de marchandises dans nos tablettes, lorsqu'en les réduisant nous alimentons notre commerce, et nous faisons du bien à ceux qui viennent nous voir. Notre système de ne vendre que pour argent comptant et de réduire toutes nos marchandises quand la saison est passée est bien apprécié du public. La preuve, c'est que depuis que nous l'avons adopté, notre magasin est encombré d'acheteurs, tandis que tous les autres magasins sont déserts. Durant les deux mois de juillet et d'août, nous continuerons à réduire constamment.

Remarquez bien que tout est réduit.

En entrant au magasin, demandez des marchandises réduites.

- Les Cotons jaunes et blancs sont réduits.
Les Indiennes sont réduites.
Les Couteils sont réduits.
Les Etoffes à Robes sont toutes réduites.
Les Soies sont réduites.
Les Chapeaux et les Fleurs sont réduits.
Les Châles sont très-réduits.
Les Corsets sont réduits.
Les Tweeds sont affreusement réduits.
Les Tricotés sont affreusement réduits.
Les Toiles de Foin sont réduites.
Les Bas et les Gants sont bien réduits.
Les Corps et Caleçons sont réduits.
Les Tapis et Prêlats sont très-réduits.
Toutes les Marchandises de Fantaisies sont réduites.
En un mot, toutes les lignes de marchandises sont affreusement réduites. Nous voulons vendre tout ce que nous avons de stock de printemps et d'été.
Que ceux qui ont un peu d'argent viennent de suite profiter des immenses avantages que nous leurs offrons ; car il y a une foule de lignes qui s'en vont très-vite.

Demandez toujours des coupons.

À PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL

Toujours à l'Enseigne de la Boule Verte.

A. PILON.

7-37-52 5

AVIS !

Canadian Mechanics' Magazine

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes, sous le titre de :

"Illustrated Family Friend,"

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET À L'AILLEULLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES,

AUSSI

NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE, RECETTES DOMESTIQUES, ETC.

THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE,

Conjointement avec le

Illustrated Family Friend

ET LE

PATENT OFFICE RECORD,

Contient 16 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada ; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :

"ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE."

Prix : Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY, MONTRÉAL. F. N. BOXER, Architecte, Rédacteur.

A. CHARBONNEAU & CIE.

Entrepreneurs Menuisiers No. 10, RUE LLE EVANS

ENTRE LES

Rues St. Urbain & St. Charles Borromée MONTRÉAL.

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-26-85

AU CLERGÉ

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 Le même par la poste.....\$1.20 S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

LES OVULES SUÉDOIS Seul remède efficace et agréable. Consultation de plus habiles Docteurs de Paris pour les Cas difficiles et pour toutes les maladies. A Paris : Ph. COLOMER, 103, rue Montmartre.—Agent pour le Canada : A. DELAU, 223, Mc Gill street, Montréal, et dans les principales Pharmacies.

DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON 15, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS, WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

MANUFACTURE DE VINAIGRE DE MONTREAL, No. 41, RUE BONSECOURS.



PRIX A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE A PHILADELPHIE ET PREMIER PRIX A LA DERNIERE EXPOSITION DE MONTREAL.

Certificats des hommes les plus compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier.

MICHEL LEFEBVRE, Propriétaire 8-20-52-118



USINE D'INSTRUMENTS AGRICOLES DU CANADA, Fabrique de Faucheuses, Moissonneuses, Râteaux à Cheval, Moulins à Battre, etc., sans rivaux. Notre Motto est et a toujours été depuis 25 ans: "Le meilleur et le plus économique." Demandez des circulaires. On demande des Agents et on invite la correspondance de toutes les parties du monde. Escompte alloué aux Corporations Religieuses. G. M. COSSITT & FRERES, 92, rue des Enfants-Trouvés, Montréal. R. J. LATIMER, Agent. 8-20-9-117

Province de Québec, Département de l'Immigration du Gouvernement. Les personnes qui auraient besoin de Fermiers, Artisans, Serviteurs et autres, devront s'adresser à B. IBBOTSON, Agent de l'Immigration du Gouvernement. 8-20-26-115 No. 19, rue St. Bonaventure.

ABEL PILON & Cie. 33, RUE DE FLEURS, PARIS. Credit Littéraire & Musical, POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES.

Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de LITTÉRATURE, DROIT, SCIENCES, BEAUX-ARTS, etc., etc., ainsi que des publications MUSICALES des principaux éditeurs de Paris.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie.

Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable une piastre par mois, et au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture.

Frais de douane et de transport payables à l'arrivée des ouvrages. S'adresser à

M. F. DANSEREAU, 17, CÔTE ST. LAMBERT, MONTRÉAL. Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada.

VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS 8-11-52-98.

FAITES USAGE DU SIROP EXPECTORANT, DE L'ELIXIR TONIQUE et du SIROP DES ENFANTS du Dr. J. EMERY CODERRE.

64, RUE ST. DENIS, coin de la RUE DORCHESTER

A vendre chez tous les Pharmaciens.

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui n'exige ni presse ni eau. Envoyez une estampille pour une circulaire. Argent remboursé. A. ELKIN, Chambre 11, No. 46, Church St., Toronto. 8-18-52-109

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF spécial, autorisé, présenté à l'Académie de Médecine de Paris et breveté en 1840. Ordonné depuis plus d'un demi-siècle par les plus célèbres Médecins de Paris et de tous les pays comme un remède infallible contre: GOUTTE ET RHUMATISMES. Soulage instantanément les douleurs et guérit radicalement. Montréal: A. DELAU, Mc Gill Street, 223, agent pour le Canada, et dans les Phies. DÉPÔT GÉNÉRAL: 4, rue de l'Échiquier, PARIS.

DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 215, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

COLLEGE MILITAIRE DE KINGSTON. Les Examens Semi-Annuels pour les candidats à l'admission comme cadets au Collège Militaire, auront lieu aux Quartiers-Généraux des Districts Militaires dans lesquels ces candidats résident, le 3 Juillet et le 18 Décembre prochains (1877).

Tous les renseignements nécessaires peuvent être obtenus sur demande à l'Adjudant-Général à Ottawa, ou aux Députés-Adjoints-Généraux des Districts Militaires. Les demandes pour admission doivent être adressées à l'Adjudant-Général au moins un mois avant la date de l'examen.

(Par ordre) W. POWELL, Colonel, Adjudant-Général. Quartiers-Généraux, Ottawa, 11 avril 1877. 8-18-26-110

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables. 8-19-52-112

RECOMPENSE NATIONALE DE 10,000 francs Grande Médaille d'OR à T. LAROCHE

QUINA LAROCHE ÉLIXIR Fortifiant et fébrifuge, très-efficace contre les affections de l'estomac, le sang pauvre et les mauvaises fièvres intermittentes ou anciennes, etc. Paris, 22, rue Drouot, et les pharmacies.

Agts: à Montréal, A. DELAU; à Québec, BRASSARD, pharm. PICAUT & CIE. R. McLEOD HENRY R. GRAY J. E. BURKE LAVIOLETTE & NELSON W. E. BRUNET JOS. LEDUC J. B. MARTEL.



MOULIN A VENT AUTOMATIQUE D'HALLADY

POUR POMPER L'EAU SUR LES FERMES, SUR LES CHEMINS DE FER, ETC.

C'est le Moulin à vent le plus économe que, en égard au pouvoir, au fini et aux matériaux qui entrent dans sa construction, et l'on garantit entière satisfaction. Demandez le Catalogue illustré et la Liste des Prix.

CHARLES GARTH & Cie Dominion Metal Works, 536 à 542, RUE CRAIG.

NAPOLÉON ROY MARCHAND-TAILLEUR No. 96, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

M. Napoléon Roy a constamment en mains un assortiment complet de HAUTES FAITES. Tout ordre exécuté sous le plus court délai. Aussi, MERCERIES ASSORTIES. Conditions: comptant. 8-15-26-102

ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école sera ouverte le premier février prochain, dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer, professeur de navigation, et ex-professeur de navigation de la Société des Marchands-Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes seront comme suit: L'école sera ouverte tous les jours pendant l'année, (excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier d'août), depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.

Les samedis, elle se fermera à midi. Le programme des études sera le suivant:

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circumméridienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes-marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de vice-voix que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (métodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par les hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS.

Partie théorique.

Études mathématiques des différentes règles et for mules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée, auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge, en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre, J. A. CHAPLEAU, Secrétaire de la Province de Québec. 8-20-4f-110

ON SE DEMANDE OU EST LE JOLI MAGASIN DE MODES

ET DE MARCHANDISES DE GOUT

qu'il y avait sur la rue Ste. Catherine, près de la rue Jacques Cartier; eh ! bien, mesdames, vous n'avez qu'à vous rendre au No. 573, rue Ste. Catherine, entre les rues Montcalm et Wolfe, à l'enseigne du Chapeau Rouge, et vous y trouverez un assortiment complet de toutes espèces de marchandises, spécialement dans les modes, importées directement d'Europe. Chapeaux garnis gratis.

JOS. ROY, 573, RUE STE. CATHERINE, A l'Enseigne du Chapeau Rouge. 8-15-54-10

EM. TERQUEM Commissionnaire en Marchandises

(Représentant des Éditeurs Français à l'Exposition de Philadelphie) 2, BOULEVARD POISSONNIERE, PARIS

Il se plaît à informer messieurs les Libraires et Négociants du Can. qu'il se charge de tous leurs achats sur la place de Paris, soit en livres ou tous autres articles. Il serait heureux de répondre à toute demande de renseignements.

Il sollicite également la faveur des ordres des membres du Clergé pour les fournitures des Institutions catholiques. Les commissions remises seront l'objet d'une attention la plus scrupuleuse. 8-20-52-116

A. GELINAS, AVOCAT, No. 44, Rue St. Vincent (en face de l'Hôtel Richelieu), Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS